

Abbé Eugène MILLER

SAINTE THÉRÈSE

de l'Enfant Jésus

**" La Sagesse nous envoie à l'enfance
Nisi efficiamini sicut parvuli...'
(Blaise Pascal)**



QUÉBEC
L'Action Sociale, Limitée
1930

Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus



Eugene Miller, ^{Pro}

Abbé Eugène MILLER

SAINTE THÉRÈSE

de l'Enfant Jésus

**" La Sagesse nous envoie à l'enfance
Nisi efficiamini sicut parvuli...'
(Blaise Pascal)**



QUÉBEC
L'Action Sociale, Limitée
1930

Nihil obstat :

Chs-E. GAGNÉ, ptre,
Censor librorum.

Imprimatur .

† J.-Omer PLANTE,
év. de Dobero,
aux. Québec.

Québec, 13 avril 1930.

*A ma famille,
à mon pays,
A l'Église canadienne
cet humble volume
est offert
en
hommage*

E. M.

**"J'aime l'Église, ma Mère -- j'aime la France,
ma patrie -- j'aime aussi ma famille..."**
(Paroles de la Sainte)

PRÉFACE

Le 26 octobre 1929 décédait, à l'Hôpital des Sœurs de la Providence, de Moose Jaw, en Saskatchewan, l'abbé Eugène Miller. Il était depuis 1926 chapelain de cet Hôpital. Le clergé du diocèse de Régina perdait en lui l'un de ses prêtres les plus distingués, l'un de ceux qui étaient le plus chers au cœur du grand archevêque, Mgr Mathieu.

L'abbé Miller décédait quelques heures seulement avant Mgr Mathieu ; le même jour devait les réunir au ciel. Mgr Mathieu, averti de la mort de son cher collaborateur, pria pour lui et fit déposer des fleurs sur sa tombe.

C'est à la demande de Mgr Mathieu lui-même que l'abbé Eugène Miller se rendit au diocèse de Régina, en 1919. Il y alla avec joie et confiance. Sa santé avait toujours été délicate et il espérait que le

climat plus sec des plaines de l'Ouest pourrait l'améliorer et l'affermir. D'autre part, le prêtre zélé, surnaturel, que fut l'abbé Miller était heureux de pouvoir se dépenser au service de nos frères de la Saskatchewan et de collaborer à l'œuvre si belle, si apostolique, entreprise là-bas par Mgr l'archevêque de Régina.

Né à l'Assomption, le 5 septembre 1883, fils de M. Joseph-N. Miller, qui fut si longtemps le très distingué secrétaire du Département et du Conseil de l'Instruction publique, et d'une mère qu'il perdit bien jeune, feu Adèle Roy, Eugène Miller fit d'excellentes études classiques au Séminaire de Québec.

Ordonné prêtre le 17 mai 1908, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Québec, par S. G. Mgr L.-N. Bégin, archevêque de Québec, il parut tout de suite comme un sujet d'élite qui ferait honneur à son sacerdoce, et qui s'emploierait avec le zèle le plus ardent au salut des âmes. Malheureusement,

les forces chancelantes du corps trahirent souvent les élans généreux de l'âme. Souvent il fallut au jeune prêtre interrompre son ministère pour prendre soin d'une santé fragile, et quand, en 1919, il partit pour l'Ouest, il y emportait l'espérance d'y prolonger longtemps des forces qu'il voulait plus robustes pour les consacrer plus activement à la gloire de Dieu.

La maladie et la souffrance avaient travaillé et affiné les puissances spirituelles de cette âme de prêtre. L'abbé Miller était à la fois doué d'un esprit studieux, qui aimait passionnément les lettres, et aussi d'une âme délicate, mystique, très capable de monter vers la perfection surnaturelle et sacerdotale. Il aimait à lire, à méditer, et à écrire. Quand il le pouvait, il écrivait en prose ou en vers, et il montrait dans ces pages trop courtes et trop rares les plus délicates aptitudes, et un goût très certain de la beauté artistique. Ce prêtre avait

assurément une âme d'artiste et une âme de saint.

On a trouvé, après sa mort, dans ses manuscrits, l'œuvre inachevée que l'on va lire.

L'abbé Eugène Miller avait une particulière dévotion pour « la petite Thérèse », pour sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Sa piété sacerdotale, faite de tendresse joyeuse, et de confiance, se complaisait dans la lecture des écrits de la petite sainte de Lisieux ; elle s'accordait avec cette piété ingénue, si consciente et si fervente et si prodigue de fleurs spirituelles qu'était la piété de l'humble carmélite. Il étudia donc la vie de sainte Thérèse, sa mystique, toutes les manifestations de sa spiritualité ; il fit au tombeau de la sainte un pèlerinage où s'aviva encore sa dévotion ; et plus tard, aux heures de repos, aux heures de ferventes oraisons, il médita et écrivit les chapitres que l'on publie ici d'un ouvrage plus étendu qu'il aurait voulu achever.

Ce n'est donc pas une vie complète de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus que l'on trouvera dans ce livre. Ce sont des chapitres détachés, où il a mis tout de suite, avant de construire des chapitres de raccord, le meilleur de sa pensée sur sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il a choisi pour y fixer sa pensée les phases caractéristiques, essentielles de la vie religieuse de la sainte, et l'on verra quel profit spirituel il en tira pour lui-même, et comment il voulut le faire partager à ses lecteurs. La doctrine de l'enfance spirituelle, si chère à la petite carmélite, qui voulut rester petite et comme un enfant devant Dieu, suggéra à l'abbé Miller le dernier chapitre qu'il ait écrit.

Il a paru que ces pages, bien qu'elles soient incomplètes, devaient être publiées. Elles sont écrites d'une plume élégante et ferme. Elles sont un hommage canadien à sainte Thérèse, chez nous si populaire ; et elles font voir comme en un miroir l'âme si belle, si délicate, si pieuse de l'auteur.

Au surplus, elles garderont le nom et le souvenir bienfaisant d'un prêtre qui aimait tant les âmes, qui les aimait pour Dieu, et qui leur laissa, comme un testament spirituel, ces pages et ces pensées dernières de sa vie.

Camille Roy, ptre.

INTRODUCTION

*THÉRÈSE ET CHACUN DE
NOUS*

INTRODUCTION

THÉRÈSE ET CHACUN DE NOUS

On l'a dit, précisément en parlant de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, la Vie d'un saint ne compte pas d'édition définitive. Voilà l'unique raison de ce livre qui s'est imposé à nous : elle est, en soi, suffisante à le justifier.

Conséquemment au mode des connaissances humaines, les concepts que nous formons sont personnels ; fruit du travail de nos facultés, et devenus, par réflexion, le bien propre de celui qui pense, ils empruntent à l'intelligence qui les adapte à ses dispositions, à ses habitudes, à ses goûts, le tour, la teinte ou les nuances qui en font l'originalité. De là, le fait, exprimé par l'axiome, que tout spectacle est dans le spectateur : merveille sans cesse renouvelée du prisme et de l'arc-en-ciel,

où, dans un rayon, se révèle, harmonieuse et vibrante comme un chant, la splendeur multicolore de la lumière. Admirable économie du verbe intérieur : clavier prestigieux, gamme idéale, dont les combinaisons différentes touchent, par leur nombre possible, à l'infini. De là, les modulations inspirées par un même thème, la beauté autrement sentie et rendue d'un même paysage, selon l'aspect qu'a saisi le regard, ou les dons individuels de l'artiste.

De là, car tout ici se résout en symboles, la symphonie des images qu'éveillent sous le front et sous la plume du génie, dans l'ordre purement matériel des choses créées, la contemplation de la nature et les grandeurs de l'univers. Le chœur en est parfois sublime.

Recueillons en passant, comme un écho des espaces infinis, les accents du poète devant la majesté de l'océan et des cieux constellés :

« J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,
Et les bois, et les monts, et toute la nature
Semblaient interroger, dans un confus murmure,
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leur couronne de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
“ C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu ! ” »

Douze vers suffisent pour qu'on ait, d'emblée, reconnu Victor Hugo. L'homme s'assimile donc intimement ce qu'il perçoit. Il ne saurait ensuite l'exprimer que sous une forme particulière, inhérente à son tempérament, lequel détermine à la fois la mentalité et le style de l'écrivain.

De plus, les avenues de l'esprit, comme les chemins de la terre, sont une perpétuelle « invitation au voyage » vers des pays que l'on n'a jamais fini de découvrir. La grande Aventure n'en sera jamais

close. Si restreinte et déjà faite que soit l'excursion entreprise, ceux qui la tentent en rapportent des idées, des faits, des impressions qu'il est intéressant et souvent utile de comparer.

Sur les sources innombrables qui enchantent la route, chacun peut à son tour, sans les amoindrir et sans en altérer le cristal, se pencher, en aspirer la fraîcheur, y remplir le creux de sa main et voir s'y poser un instant, comme une empreinte fugitive, la ressemblance de ses traits.

De tant de domaines explorés, le monde moral est le plus fécond. Au plaisir du savoir, il surajoute le bienfait de l'édification. Le cœur y trouve sa part. Il en dégage, avec le sens et le but de l'existence, les motifs d'une vie meilleure et plus haute. « En fin de compte, disait à ce propos Lacordaire, on ne jouit vraiment ici-bas que des âmes. » « Les belles âmes, a-t-on ajouté, sont la raison d'être

de la création, et la justification du Créateur.»

Vérité profonde, qu'il faut entendre de l'ordre surnaturel, où s'épanouit, dans l'héroïsme de la perfection chrétienne, la beauté intégrale dont une âme est susceptible.

La physionomie des Saints offre donc à l'étude un sujet que l'analyse et la synthèse ne sauraient épuiser.

Parmi les Bienheureux, aucun n'est objectivement plus proche de nous que Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Elle garde sous le nimbe, comme son apanage dominant, cette actualité qui captive et retient l'attention. A l'honneur comme à la peine, dans le triomphe comme dans l'épreuve, nul ne s'est fait, par la qualité et l'étendue d'un zèle qui rappelle l'*impendar et superimpendar* de saint Paul, plus universellement tout à tous. Et nul, à ces titres, n'appartient davantage à chacun.

Elle est nôtre par l'époque où elle a vécu. Elle aurait au juste dix ans de plus que nous. Morte en 1897, ceux qui prenaient alors contact avec l'existence n'ont guère dépassé la trentaine. Canonisée en 1925, elle serait aujourd'hui plus jeune que beaucoup de ses panégyristes. Des trente-sept témoins cités au seul tribunal diocésain chargé d'introduire sa Cause en 1910, vingt-cinq déposèrent *de visu*. Ses quatre sœurs — toutes ses aînées — vivent encore : trois à Lisieux, dans son propre Carmel, l'autre à la Visitation de Caen.

Ces faits qui durent, ces dates récentes ou familières rattachent ses jours aux nôtres. Nul besoin, pour la bien voir et comprendre, de ressusciter à l'aide de documents lointains un âge révolu qui nous reste étranger. Elle fut et demeure notre contemporaine. Les mêmes soleils ont éclairé, nombreuses, nos heures et les siennes. Les mêmes soirs ont, dans l'om-

bre, agenouillé son âme et mêlé sa prière au cantique des astres. Les mêmes voix ont éveillé sa lyre. Les mêmes fêtes ont réjoui sa ferveur. Les mêmes événements ont fixé ses souvenirs. Et ce passé commun, tel que la mémoire nous le rend, ne semble à cette distance que d'hier. Aussi bien, se peut-il qu'au hasard d'une rencontre, nous causions demain avec quelqu'un qui l'a connue... Dieu l'a faite à ce point de notre siècle. Il a voulu qu'elle soit de notre génération et que son temps la proclame bienheureuse.

Faut-il s'étonner que les cœurs, touchés de cette faveur exceptionnelle, se montrent éminemment sensibles à l'emprise de la petite sainte et que son culte revête, sous cet angle, un attrait singulier ?

Elle est nôtre dans la gloire, par la sollicitude particulière de son intercession.

Son mot célèbre : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre »,

n'est pas une parole vaine. En le prononçant, elle vouait effectivement au service des mortels l'emploi de son éternité. Elle compte bien, à leur avantage, ne pas y rester inactive. Une seule attente faisait battre son cœur, au seuil du trépas : aimer, être aimée, et revenir sur la terre pour faire aimer l'Amour.

« Vous nous regarderez de là-haut ? lui demandait-on.—Non, je descendrai ! » Et, dans une autre circonstance : « Telle âme aura besoin de moi, plus tard... Du reste, je reviendrai ! »

Elle annonce de la sorte, à maintes reprises et en termes inouïs, sa mission d'outre-tombe. Ce sera le temps de ses conquêtes ! Le Seigneur fera pour elle des merveilles qui surpasseront encore ses immenses désirs. Comme les anges au sein de la vision béatifique, elle sera en même temps auprès de lui et parmi nous. « J'aurai vite fait mon tour, affirme-t-elle. Tant qu'il y aura des âmes à sau-

ver, j'irai comme cela partout ! faire baptiser les petits enfants, aider les missionnaires, les prêtres, l'Église entière.» Et ce rôle, qu'elle pressent et définit avec insistance, embrasse ainsi à travers l'espace, et jusqu'à la fin du monde, la durée des âges. Alors seulement, elle se reposera, elle pourra jouir, « parce que le nombre des élus sera complet ».

En vérité, l'au-delà a comblé ses vœux et ratifié sa promesse. Manifestement, elle revient, elle descend ! Une mystérieuse consigne la ramène sans cesse sur nos chemins, attentive au moindre appel, présente à ceux qui l'invoquent, inlassablement accessible et compatissante à toutes les misères et à toutes les tâches humaines.

Elle est nôtre, enfin, dans le détail de la vie quotidienne, dans l'humble domaine journalier de l'existence. L'héroïcité qu'elle sut y acquérir de toutes les vertus

nous prêche, par la sanctification des actions ordinaires, le service adorable de Dieu et la poursuite de l'unique nécessaire. Sur le plan souvent enfoui de ce terrain, son exemple nous enseigne à courber un fol orgueil, en ramenant nos activités ambitieuses et diffuses au niveau méconnu où « le vrai devoir, dans l'ombre, attend la volonté ». La trace de ses pas nous en découvre les splendeurs intimes, les richesses secrètes ou trop volontiers dédaignées pour la course illusoire aux étoiles. Son témoignage rend la « petite voie » certaine, et son aide promise nous y assure un secours de tous les instants.

Il serait superflu que nous nous défendions de vouloir faire œuvre d'érudition ou de critique. L'entreprise dépasserait les cadres que nous nous sommes fixés et les ressources dont nous disposons. D'ailleurs, le sujet ne s'y prête que sous d'extrêmes réserves, et la vérité du modèle

que nous avons devant les yeux risquerait d'en être plutôt amoindrie. Une remarque judicieuse, que l'on trouve en préface des dernières éditions de *L'Histoire d'une Ame*, et dont on ne saurait assez opportunément tenir compte, met en garde contre cet écueil, quand il s'agit de commenter avec le souci et le respect voulus les pages que Thérèse de l'Enfant Jésus nous a elle-même laissées sur sa vie et sa doctrine :

« Les livres, revues, périodiques, s'occupent beaucoup d'elle en ce moment, mais dissèquent trop sa vie si simple, si une, si droite, posant à son sujet une foule de problèmes ascétiques. On oublie que sous l'inspiration de l'Esprit-Saint dont elle était remplie, Thérèse a simplifié les méthodes. Elle est un moyen merveilleux que Dieu nous donne pour aller à lui. Que veut-on de plus, et pourquoi la passer au crible de cette critique savante ? Quand le Ciel nous offre une voie si

droite et si directe, n'est-il pas inutile de venir tout compliquer ? »

C'est en ce sens qu'un docte théologien disait récemment : « Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a désencombré le chemin du ciel. » Et un prince éminent de l'Église : « Ce que j'aime dans cette petite sainte, c'est sa ravissante simplicité. Dans nos rapports avec le bon Dieu, elle a supprimé les mathématiques. »

Soulignons, avec Mgr Laveille, cet insigne privilège qu'a eu Thérèse de présenter la sainteté sous son aspect vraiment évangélique, en la dépouillant de toutes les complications dont l'esprit humain l'avait enveloppée au cours des siècles :

« La simplicité fait une auréole de charme exquis, même à ceux de ses actes qui, vus de près, présentent des caractères d'austérité ou d'héroïsme. « Comme il est simple, Seigneur, de vous aimer ! » écrit-elle. Et cette enfant, si proche de nos vies ordinaires, trouva le moyen, presque

dès le berceau, d'élever à la plus haute valeur surnaturelle les plus humbles gestes de la terre, et d'offrir à Jésus des amours de sainte, entre sa poupée, sa cage aux oiseaux, son bocal de poissons rouges et son filet aux papillons. Plus tard, c'est en tirant son aiguille, en balayant des cloîtres et en lavant de grossières étoffes qu'elle orna d'étincelantes pierreries sa robe nuptiale... Son principal instrument de pénitence fut la règle austère, pratiquée silencieusement, à chaque minute de chaque journée, pendant les longs mois de neuf longues années. Son livre de chevet, celui qui l'introduisit dans la demeure la plus cachée du Saint des Saints, ce ne fut ni un traité de haute mystique, ni une dissertation sur les divers états d'oraison, ce fut l'Imitation, avec son onction si accessible et si douce aux humbles de cœur. Ce fut surtout l'Évangile, avec ses divins récits sans apprêt, si bien que, plus tard, lorsqu'il fut

question de déterminer, selon les conventions du langage ascétique, les différentes phases de sa vie intérieure, les docteurs ne trouvèrent pas où poser, chez elle, leurs étiquettes d'« oraison de quiétude » ou de « mariage spirituel ». Tout en elle avait été simple, naturel, sans fracas, sans terminologie savante. Ce qu'elle avait fait était à la portée de tous, pourvu qu'on n'oubliât point que :

« La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup
[d'amour !] »

Tel est le sens de son « appel aux petites âmes ». Sous sa bannière, Thérèse rallie la multitude, la foule innombrable et anonyme dont nous sommes les atomes. « Vous verrez, disait-elle, en parlant des roses qui symbolisent son céleste message, il y en aura pour tout le monde, excepté pour les voies extraordinaires. »

J'ai devant moi, en traçant ces lignes, une image de Sœur Thérèse ; celle dont semble se rapprocher davantage le portrait réputé authentique de la sainte, que devait peindre plus tard sa sœur Céline. Cette image, reproduction sans retouches d'une photographie prise en 1895, dans le jardin du monastère, est d'une grande beauté. On y voit, au fond, les croix de l'ancien cimetière intérieur du Carmel de Lisieux. Des feuilles mortes jonchent le sol ; c'est l'automne venu, et le soir tombe. Thérèse, dont la vie s'éteindra bientôt à pareille date, comme cette brève journée de fin septembre, est assise, un peu de côté, les mains jointes posées sur ses genoux. Ses traits rayonnent une majesté paisible. La lumière atténuée du jour déclinant paraît s'aviver à la clarté sereine de son regard. « Ame dont le silence est une piété », le calme de son attitude est fait de recueillement et de prière ; tout y respire son union à Jésus,

le repos aux pieds du Maître, le don d'elle-même à l'Invisible.

Telle, elle a médité le Pater, et telle, sans doute, elle disait un jour avec ferveur : « Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au ciel que maintenant. Je verrai le bon Dieu, c'est vrai ; mais pour être avec lui, je le suis déjà tout à fait sur la terre. »

Ces pages canadiennes évoquent sa figure et exaltent à leur tour sa mémoire grandissante.

Que la Vierge de Lisieux, dont notre plume voudrait retracer moins indignement le souvenir, veuille bien les accepter.

Qu'elle daigne les agréer comme les moindres de ces pétales qu'elle effeuillait, enfant, devant l'Ostensoir des Fêtes-Dieu, ou carmélite, sur les plaies de son crucifix. Puisse-t-elle leur sourire comme à ces fleurs naïves des champs dont elle tressait de si fraîches guirlandes en

l'honneur de la Madone, ou comme elle souriait aux oratoires ingénus qu'elle érigeait sous les arbres, parmi les verdure de ses chers Buissonnets.

« Petite reine » des Gaules chrétiennes, la Nouvelle - France n'a pas attendu qu'elle fût élevée sur les autels, pour reconnaître en elle la pourpre de notre sang, l'héroïne de notre choix, la sainte élue de notre confiant et fraternel amour ! N'est-elle pas un peu notre « payse » aussi, puisque aux fastes de la Colonie naissante, beaucoup de nos ancêtres et plusieurs de nos martyrs sont venus des côtes lumineuses et parfumées de sa Normandie ?

Dès lors, il nous est doux de penser que, peut-être, elle ne nous tiendrait pas rigueur d'avoir voulu, avec émotion, entrelacer à sa gloire :

La feuille de l'Érable aux feuilles du laurier.

ALENÇON

Le samedi, quatre janvier mil huit cent soixante-treize, par nous vicaire soussigné, a été baptisée Marie-Françoise-Thérèse, née le deux janvier, du légitime mariage de Louis-Joseph-Aloys-Stanislas Martin, et de Zélie-Marie Guérin, tous deux de cette paroisse (rue St-Blaise, 36). Le parrain a été Paul-Albert Boul, et la marraine Marie-Louise Martin, sœur de l'enfant, qui ont signé avec nous, ainsi que le père de l'enfant.

Marie Martin, Paul-Albert Boul, Louis Martin, P. Boul, F. Boul, Pauline Martin, Léonie Martin, Léontine Boul, Louise Marais.

L. DUMAINE, *vicaire de N.-D.*

C'est en ces termes officiels qu'apparaissent, dûment consignées aux registres

de l'église Notre-Dame d'Alençon, « ville des ducs », chef-lieu du département de l'Orne, la filiation terrestre et l'adoption divine, par les rites augustes du Baptême, de celle qui, cinquante-deux ans plus tard, allait être inscrite au catalogue des saints sous le vocable de Thérèse de l'Enfant Jésus.

Avec l'élégance ajourée et flamboyante de son porche, l'élancement de ses voûtes audacieuses, ses verrières merveilleuses et merveilleusement conservées du XVe et du XVIe siècles, Notre-Dame d'Alençon est le joyau étincelant parmi les reliques d'une cité, jadis illustre, qu'estompe le charme dolent et pâli des vieilles choses.

Dans la première chapelle de gauche, dès qu'on entre, un riche vitrail rappelle aujourd'hui le simple événement de cet après-midi d'hiver et le prodigieux destin de cette petite française du Bocage normand.

Aucun signe toutefois ne vint s'ajouter au joyeux mystère qui la faisait chrétienne. Nul présage ne marqua l'avenir, ou ne révéla alors les beaux secrets de Dieu. La cérémonie fut tout uniment pieuse et cordiale. Et tandis que les gestes et les formules consacrées se déroulaient suivant l'ordre de la liturgie, pendant que l'abbé Dumaine, ami personnel de la famille, conférait à l'enfant ses quartiers de noblesse catholique et ses titres d'héritière du ciel, rien ne put lui faire soupçonner qu'il témoignerait un jour au procès de la future bienheureuse.

Mais à la sortie du cortège, sous les givres fleuris du portail et sous le branle harmonieux des cloches, dont les ondes, comme un essaim de colombes envolées des tours, portaient à Mme Martin la nouvelle — si douce aux mères — de la régénération spirituelle de sa fille, les anges de Noël durent se joindre au groupe en marche, pour reconduire la nouvelle-

née, l'abriter de leurs ailes, et fêter aussi son retour au logis, par un chemin que la neige tendait d'hermine et jonchait d'étoiles.

En face de la Préfecture, vaste bâtiment Louis XIII, ancien hôtel des intendants au dix-huitième siècle, les parents habitaient, rue Saint-Blaise, une jolie maison de bourgeois aisés. L'immeuble, à deux étages, à façade étroite mais de bon goût, existe encore, avec, au premier, son balcon, ses fenêtres cintrées, puis, attenant au rez-de-chaussée, la grille de son petit jardin latéral.

C'est là, qu'ayant depuis peu abandonné son atelier d'horlogerie et cédé son commerce de bijoux à l'un de ses neveux, M. Martin avait, en juillet 1871, définitivement installé les siens. Il y secondait désormais sa femme dans une industrie qu'elle avait, de son côté, portée à un rare degré de perfection et conduite à un égal succès. Du jour où la famille avait

ainsi quitté la rue du Pont-Neuf pour sa nouvelle demeure à proximité de l'antique cathédrale, la fabrication de dentelles, dites « Point d'Alençon », commencée par Mme Martin avant son mariage, fut, d'un commun accord, uniquement continuée.

L'entente la plus entière et la plus féconde faisait d'ailleurs le charme de cet intérieur profondément religieux auquel le travail, la prévoyance chrétienne et une intelligence avant tout surnaturelle de la vie avaient apporté un bien-être enviable mais sans ostentation. La prospérité n'y avait point introduit le luxe ni d'autre ambition que celle d'un établissement honorable et d'une charité plus effective dont les pauvres et les bonnes œuvres bénéficiaient largement. Les sentiments généreux de la foi y réglaient dans les moindres détails une conduite aussi digne qu'exemplaire. On a cité, en l'appliquant au foyer natal de

notre sainte, la noble maxime de François d'Amboise : « Faites qu'en toutes choses Dieu soit le plus aimé ! » Il semble qu'en vérité, par l'emploi du temps et le souci des biens éternels, ce ménage admirable ait tenu à cœur d'en faire sa devise et de la pratiquer intégralement.

« Dans quelle illusion vivent la plupart des hommes ! disait sagement Mme Martin. Possèdent-ils des richesses ? Ils veulent aussitôt des honneurs ; et quand ils les obtiennent, ils sont encore malheureux, car jamais le cœur qui cherche autre chose que Dieu n'est satisfait. » Et son mari exprimera la même pensée en écrivant : « Les hommes se tourmentent, et se donnent autant de peine pour conserver leur vie, que s'ils avaient plusieurs siècles à vivre. Ils agissent de même pour toutes les choses du monde : il n'y a rien qu'ils ne fassent pour les rendre immortelles. Cependant Dieu se moque de leur diligence,

et il sait l'instant dans lequel il a résolu, de toute éternité, que ces choses ne soient plus. Ce décret divin n'exclut pas toutes sortes de soins, mais les inquiétudes, les prévoyances extraordinaires et trop recherchées. Faisons le mieux que nous pourrons, et laissons le reste à la Providence. L'abbé de Rancé avait raison : C'est en vain que la mer mugit et écume de rage, que les flots se ruent en grondant, que le vaisseau est agité. Si le souffle de la Providence enfle ses voiles, il ne saurait faire naufrage, et rien ne l'empêchera d'arriver au port.»

Fortes convictions d'une piété sereine et d'une vertu éclairée, de tels principes sont la logique des vrais croyants. Elles ordonnaient, comme un beau poème à la gloire de Dieu, tous les actes de cette existence domestique, riche surtout de mérites et de bonheur véritable. Ambiance précieuse et fertile. Grâces parruelles de la terre et de l'âme normandes.

Les vieilles provinces n'offrent rien de plus représentatif de la race que ces familles de mœurs exquisés où se perpétuent le respect des traditions ancestrales et l'attachement séculaire à l'Église. Par là se maintiennent les valeurs morales et les qualités de choix qui gardent à la France le meilleur de son patrimoine et ses réserves les plus pures. On y trouve en permanence les puissantes moyennes qui font la nation grande. On y trouve parfois le berceau d'une sainte...

Telle fut l'atmosphère au sein de laquelle Thérèse Martin vit le jour. Milieu prédestiné, où la dernière venue de neuf enfants allait combler le vœu du père et de la mère en réalisant, bien au-delà de leurs espoirs, leur désir d'un « petit missionnaire » !

Tous deux avaient, dans leur jeunesse, rêvé de vie parfaite. A vingt ans, pèlerin de beauté et d'idéal, Louis Martin avait gravi les pentes du Grand-Saint-Bernard,

pour y solliciter son entrée au noviciat des moines Augustins. Avec l'accueil particulièrement sympathique du Prieur, il n'y avait trouvé cependant qu'un gîte passager et l'abri transitoire des voyageurs. Sa connaissance incomplète du latin, ses humanités interrompues, puis forcément abandonnées, mettaient un obstacle irrémédiable à l'hospitalité sans retour qu'il était venu demander aux majestueuses solitudes des Alpes. Les vues du Seigneur étaient autres : l'empêchement, providentiel. Le jeune homme rentra chez ses parents et reprit ses occupations d'horloger. Il y développa une habileté remarquable et un goût très sûr, auxquels des maîtres du métier, à Rennes puis à Strasbourg, l'avaient initié. Un stage qu'il fit à Paris acheva de le perfectionner dans l'art de sa profession.

Louis était né dans le Midi, le 22 août 1823, pendant que son père, chef d'infanterie, au 19 Léger, de la garnison de

Bordeaux, faisait la guerre d'Espagne. La compagnie du capitaine Pierre-François Martin faisait vraisemblablement partie de l'expédition conduite par le duc d'Angoulême, dans le but de rétablir le trône de Ferdinand VII. Il reçut de Charles X, au cours de cette campagne, la croix de St-Louis. Le brave officier avait manifestement ce que l'on appelle aujourd'hui un beau record. Ses services le signalaient dans la Grande Armée : sur le Rhin, à Belle-Ile-en-Mer, sous Brest, dans le Nord, en Prusse et en Pologne. Mentionnons qu'il participa à la campagne de France, puis à celle, royale, du Morbihan. On le retrouve enfin à l'état-major des places, dans la capitale lorraine. Normand d'origine, il prit sa retraite en 1830, revient dans son pays, et se fixa à Alençon. Il y mourut le 26 juin 1865, à l'âge avancé de quatre-vingt-huit ans. C'était, au demeurant, un chrétien convaincu, d'une piété et

d'une ferveur telles, qu'au dire ses siens, on ne pouvait, sans être ému, l'entendre réciter le *Pater*.

Les états du capitaine Martin, comme ceux du grand-père maternel de notre sainte, méritent qu'on s'y arrête en passant. On ne s'étonne plus alors que Thérèse, petite fille de soldats, se soit, tout enfant, enthousiasmée des fières légendes à panache, du merveilleux récit des Croisades, et des rutilantes chevauchées de Jeanne d'Arc, sous les oriflammes vainqueurs !

Même passé, en effet, chez les Guérin, dont sa mère était issue. Même loyauté. Même fidélité religieuse. Seconde fille d'Isidore Guérin, gendarme, retiré lui aussi à Alençon, après quarante ans de vie militaire, Marie-Zélie était née à Gandelain, le 23 décembre 1831. Ses arrière-parents avaient donné asile à des ecclésiastiques pendant la Révolution, et son propre père n'avait pas été étranger

aux ruses employées pour dépister les patriotes acharnés à leur poursuite. Celui-ci s'engagea de bonne heure et fit, encore adolescent, ses premières armes à Wagram. Quelques mois plus tard, nous le trouvons dans la division Oudinot. Il y reste, après la défaite de Vittoris, jusqu'à la bataille de Toulouse, rentre dans ses foyers à la chute de l'Empire, et reprend du service aux Cent-jours. Entré dans la gendarmerie à pied, en 1816, il passe bientôt dans la gendarmerie à cheval, à Saint-Denis-sur-Sarthon, d'où il se retire définitivement en 1844, ayant gagné ses épaulettes, refusé le grade de capitaine, et vaillamment acquis le repos de ses vieux jours, auprès de ses enfants. Peu fortuné, cet homme de bien sut néanmoins les doter d'une excellente formation. En plus de Marie-Zélie, il avait une fille aînée qui devint Visitan-dine au Mans, et un jeune fils, futur pharmacien à Lisieux.

D'éducation soignée, ancienne élève des Dames de l'Adoration, personne accomplie, Zélie Guérin avait elle-même pensé se faire religieuse, et devenir servante des pauvres parmi les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Mais une démarche tentée en conséquence, à l'Hôtel-Dieu d'Alençon, lui avait brusquement fermé, à peine entrevu, cet horizon béni. Guidée par quelque mystérieuse clairvoyance, la Supérieure avait clos l'entretien en lui assurant que telles n'étaient pas, malgré son attrait, les intentions de Dieu à son égard, et qu'il lui fallait rester dans le monde.

Elle n'avait pas non plus la vocation de demeurer inactive. Déçue dans son cœur, mais soutenue par un grand esprit de foi, aidée aussi par l'énergie de son caractère et par un sens pratique avisé, elle confia ses préoccupations à la sainte Vierge, et fit désormais cette prière : « Mon Dieu, puisque je ne suis pas digne

d'être votre épouse, comme ma sœur chérie, j'entrerai dans l'état du mariage pour accomplir votre volonté sainte. Alors, je vous en prie, donnez-moi beaucoup d'enfants, et qu'ils vous soient tous consacrés.» Elle cherchait en même temps le moyen de pourvoir sans tarder au budget de son prochain avenir, lorsque, le 8 décembre 1851, absorbée par une besogne où l'imagination n'avait aucune part, elle entend tout à coup une voix inférieure qui lui dit : « Fais faire du point d'Alençon ! »

« On sait, écrit Mgr Laveille, combien est appréciée cette fine dentelle, la seule, en France, qui soit entièrement travaillée à l'aiguille.» Elle se compose de morceaux, réunis en longueur au moyen de coutures imperceptibles, et se fait avec des fils de lin extrêmement ténus, filés à la main et retors. C'est sous l'administration de Colbert, dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, que commença, à

Alençon, cette fabrication, en vue de laquelle le ministre avait fait venir de Venise trente habiles dentelières. Zélie en étudia à fond les divers procédés, y devint experte, et fut bientôt à la tête d'une entreprise assurée. Ses ouvrières travaillaient à domicile, pendant qu'elle-même se réservait le choix des motifs, l'assemblage des pièces et veillait à la bonne exécution des commandes. La tâche à laquelle cette femme industrielle ne devait cesser de s'employer rappelle naturellement le texte du Sage, dont elle eut mérité qu'on lui décernât les louanges : « Ses doigts ont tenu le fuseau... elle s'est mise en quête de lin et elle a appliqué ses mains au travail... elle a donné aux siens la subsistance... *Mulierem fortem quis inveniet ? Ipsa laudabitur !* »

Plus d'un dut songer qu'elle serait une épouse incomparable. Mais, sans s'inquiéter davantage, Zélie attendait les

événements — dont Dieu dispose—et le mari que le Seigneur lui donnerait.

Les choses allaient de la sorte quand, un jour, en traversant le pont de Saint-Léonard, elle rencontre un jeune homme dont elle ne put s'empêcher de remarquer la tenue et la distinction. Le passant était Louis Martin. Elle ne l'avait jamais vu ; mais un avertissement intime manifesta de nouveau en sa faveur les prévenances du ciel : « Voilà, entendit-elle, celui que j'ai préparé pour toi ! » Cette parole secrète, jointe à un enchaînement de circonstances également providentielles, que nous ne connaissons point par le menu, amena l'heureuse union des deux destinées. Le mariage fut célébré le 13 juillet 1858, à minuit, à l'église Notre-Dame d'Alençon.

« Des époux ainsi réunis, conclut le baron des Rotours, on peut dire qu'il y en eut rarement de mieux accordés. Même foi et même habitudes ferventes : messe

quotidienne très matinale, à cinq heures et demie souvent, communions très fréquentes, quatre ou cinq fois par semaine, observation stricte des jeûnes et abstinences prescrits traditionnellement par l'Église, sans même user des adoucissements qu'elle accorde maintenant et que ces pratiquants pas du tout nouveau jeu déclaraient ne pas être faits pour de bons chrétiens. Et dans ce foyer, où l'on menait une vie simple et cordiale, on se trouvait bien : on aimait à y rester entre soi.» Ajoutons qu'on y apportait à la sanctification et au repos du dimanche une fidélité sans compromis. Aux amis qui préconisaient sur ce point une exactitude moins scrupuleuse, en signalant à M. Martin les belles ventes qui lui échappaient ce jour-là, celui-ci répondait : « J'aime mieux attirer sur ma maison les bénédictions de Dieu.» Le temps et la clientèle lui donnèrent raison.

Des années suivirent, mêlant aux joies du ménage les épreuves inévitables. Les deuils survinrent, atteignant tour à tour M. et Mme Martin, creusant dans leurs communes affections de famille des vides très sensibles. Leur propre seuil ne fut pas épargné. Ils perdirent trois enfants au berceau et une fillette de cinq ans. La mort successive de deux des petits en bas âge les affligea surtout, en emportant le rêve si chèrement caressé d'un fils qui serait prêtre. Ils n'eurent plus que des filles, dont cinq devaient survivre.

Une soumission pleine d'amour répondait, au milieu de leurs larmes, aux coups renouvelés du sacrifice : « Quand je fermais les yeux de mes chers petits enfants, écrivait plus tard Mme Martin, je ressentais une grande douleur, sans doute, mais une douleur résignée. Je ne regrettais pas ce que j'avais souffert pour eux. J'entendais dire : Il faudrait bien mieux ne les avoir jamais eus ! Je

ne pouvais souffrir ce langage, ne trouvant pas que les peines et les soucis méritassent d'être mis en balance avec le bonheur de mes enfants. Puis, ils ne sont pas perdus pour toujours. La vie est courte et remplie de misères, je les retrouverai là-haut... Quatre de mes enfants sont déjà bien placés, et les autres, oui, les autres iront aussi dans ce royaume céleste, chargés de plus de mérites, puisqu'ils auront plus longtemps combattu.»

« En entendant nos parents parler de l'éternité, témoigne l'aînée des filles, nous nous sentions disposées, toutes jeunes que nous étions, à regarder les choses du monde comme une pure vanité.» « Ah ! vraiment, dira Thérèse, je suis née sous une bonne étoile, et mon cœur se fond de reconnaissance envers le bon Dieu, qui m'a donné des parents comme on n'en trouve plus sur la terre.» En des jours cruellement traversés, la tante

visitandine n'avait pas rendu un moindre hommage à la haute vertu de sa sœur : « Je crains bien que sa santé ne se ressente de tant de secousses. Cependant ce qui me rassure un peu, c'est son esprit de foi et son courage vraiment incroyable et prodigieux. Quelle femme forte ! l'adversité ne l'abat pas ; la prospérité ne l'élève pas ; elle est admirable. »

A cette occasion, Sœur Marie-Dosithée avait de plus tracé à l'adresse de Mme Martin ces lignes étonnantes : « La mesure de tes joies sera celle des consolations qui te sont refusées ; car enfin, si le bon Dieu, content de toi, veut bien te donner ce grand saint que tu as tant désiré pour sa gloire, n'en seras-tu pas bien récompensée ? »

Toutefois, la prophétie ne devait se réaliser qu'après de nouveaux orages. La guerre éclata, désastreuse. Ce furent alors les grands malheurs de la patrie :

la France vendue, Paris assiégé, l'année terrible !

Alençon vit agoniser dans ses hôpitaux des soldats sans nombre, les uns emportés par leurs blessures, les autres par la contagion. Pendant qu'on se prodiguait au dehors, des fantassins allemands forcèrent la maison et en firent leurs quartiers. « Ils ont, écrit Mme Martin à ses parents de Lisieux, mis l'immeuble dans un état pitoyable. La ville est dans la désolation : tout le monde pleure excepté moi. » Une femme de l'endroit ayant caché son mari pour le soustraire au service, elle continue : « Est-il possible de faire une pareille action !... Il se peut qu'on fasse partir les hommes de quarante à cinquante ans ; je m'y attends presque. Mon mari ne s'en effraie pas du tout. Il dit souvent que, s'il était libre, il serait vite engagé dans les francs-tireurs. »

Mais Dieu veillait sur les siens. La tourmente prit fin sans que la réserve dont M. Martin faisait partie ait été mobilisée, et l'on déménagea bientôt, rue Saint-Blaise, sous le toit qui allait donner au monde, comme une douce messagère de paix, « l'âme la plus pure qui ait vécu depuis François d'Assise ».

Un renouveau tout ensemble patriotique et religieux passait ainsi qu'une brise matinale sur le pays rasséréné. L'aube des jours meilleurs blanchissait les horizons de France. L'espérance chantait dans ses aurores. Et la nation, reconnaissante de son prompt relèvement, se préparait à glorifier le Sacré-Cœur par un double hommage, dont l'occurrence significative allait marquer l'an de grâce 1873 : le pèlerinage officiel du 29 juin, à Paray-le-Monial, et le vote de la loi du 24 juillet, déclarant d'utilité publique l'église que l'archevêque de Paris pro-

posait d'élever sur la butte de Montmartre.

C'est le deux janvier, aux premières heures de cette année abondante en promesses de salut, que, prévenue de toutes les bénédictions du ciel et de la terre, naquit au foyer des Martin la future victime de l'Amour miséricordieux, l'apôtre de l'Enfance spirituelle : celle que Pie X a justement nommée « la plus grande sainte des temps modernes ».

*

* *

La date tombant pendant les vacances, les aînées, Marie et Pauline, pensionnaires à la Visitation du Mans, se trouvaient elles-mêmes à la maison lors de l'avènement de la « petite reine ». M. Martin ne put se retenir de leur annoncer aussitôt la joyeuse nouvelle. Peu après minuit, il monta d'un pas léger jusqu'à

leur chambre et s'écria gaiement : « Enfants, vous avez une petite sœur ! »

Réveillées à leur tour, le matin venu, Léonie et Céline, les deux plus jeunes, entourèrent avec elles le berceau de la benjamine. Leur bonheur ne fut pas, sans doute, le moins bruyant, ni le moins prodigue de caresses. Insatiables, à la fois, et comblées, elles se répandaient en actions de grâces : jamais le petit Jésus ne leur avait envoyé de si belles étrennes !

Thérèse fut vraiment reçue comme un cadeau du ciel. C'était le bouquet, disait plus tard son excellent père ; et, malgré la saison, à défaut du tribut des jardins épanouis ou de l'offrande embaumée des champs en fleurs qu'elle devait tant aimer, ce fut la poésie qui salua d'une gerbe fraîche éclosée, symbolique et gracieux augure, l'entrée ici-bas de son âme chantante. Le trait, naïf et charmant comme un conte de jadis, mérite de figurer au chapitre de notre petite sainte, dans la

Légende d'argent que rêve M. l'abbé Henri Brémond. Ce jour-là même, un enfant pauvre vint sonner timidement à la porte de la demeure en liesse, remettant un billet sur lequel étaient tracés ces vers :

Souris et grandis vite,
Au bonheur tout t'invite,
Tendres soins, tendre amour...
Oui, souris à l'aurore,
Bouton qui viens d'éclore :
Tu seras rose un jour !

Nous savons à quel point, et dans quel sens plus merveilleux encore, l'humble prédiction s'est trouvée, depuis, justifiée.

On lui donna pour marraine sa sœur Marie ; et c'est à Louise, la fidèle domestique de la famille, qu'échut le privilège de la tenir sur les fonts baptismaux.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi, sans ombres, irradiées de joie. Mais au commencement de mars, la santé de

l'enfant fut soudain profondément atteinte. La précieuse et frêle existence n'allait être épargnée qu'au prix d'un grand sacrifice. Il fallut envoyer le bébé à la campagne et le mettre en nourrice. A bout de ressources, le médecin déclara un soir à la pauvre mère qu'il ne voyait plus que ce moyen de salut, et qu'il n'y avait guère de temps à perdre pour le tenter efficacement. Une lettre éplorée nous révèle les démarches de Mme Martin et les angoisses de son cœur en cette circonstance :

« S'il n'avait été si tard, je serais partie à l'instant vers la nourrice, qui demeure à Semallé, situé à près de deux lieues d'Alençon. La nuit m'a paru longue. Tous les indices les plus graves qui ont précédé la mort de mes autres petits anges se manifestèrent, et j'étais bien triste, persuadée que la pauvre chérie ne pouvait recevoir aucun secours dans l'état de faiblesse où elle se trouvait.

« Je me suis donc mise en route dès le point du jour. Mon mari était absent et je ne voulais confier à personne le succès de mes instances. J'ai rencontré dans un chemin désert deux hommes qui m'inspiraient une certaine frayeur ; mais je me disais : « Lors même qu'ils me tueraient, cela ne me ferait rien. » J'avais la mort dans l'âme.

« Enfin, je suis arrivée chez la nourrice, et lui ai demandé si elle voulait venir avec moi pour habiter chez nous tout à fait. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait laisser ses enfants et sa maison, qu'elle resterait huit jours, puis emmènerait la petite. J'ai consenti, sachant que mon enfant serait très bien chez elle. »

La brave paysanne se nommait Rose Taillé ; mais dans la contrée, à cause de ses manières avenantes et de sa courte stature, on ne l'appelait pas autrement que « la petite Rose ». On pouvait attendre de sa part des soins judicieux.

Mme Martin plaçait sa confiance à bon escient. Son assurance ne fut pas trompée.

Grâce au régime de la ferme, les symptômes alarmants disparurent. Sous les effluves du printemps au grand air, la petite flamme de vie, que l'on avait vue si près de s'éteindre, remonta et s'affermir graduellement. Voici les nouvelles qu'en donnait Mme Martin, dès le 20 avril : « La nourrice a amené aujourd'hui notre mignonne, qui est bien portante et bien forte. »

Ces visites improvisées se renouvelèrent fréquemment, au cours de l'année que Thérèse passa au hameau.

Mais déjà, l'enfant ne connaissait plus que la « petite Rose » qui, à Semallé, ne la quittait guère, et la prenant avec elle du matin au soir, la voiturait jusqu'à l'extrémité des labours, au fond de sa brouette, ou l'emportait dans son tablier, le long des pâturages, parmi le trèfle mûr

et les foins odorants, quand l'heure était venue d'aller traire ses vaches.

Il en résultait, rue Saint-Blaise, aussitôt la fermière repartie en ville pour ses courses, un chagrin retentissant que la maman ne parvenait pas à consoler. De ces scènes à l'emporte-pièce où le premier rôle lui était contesté, elle se dédommageait en des récits pris sur le vif et d'un naturel achevé. Ainsi, dans des lettres subséquentes à Pauline :

« Nous n'attendions pas Thérèse. La nourrice est arrivée, avec ses quatre enfants, au moment où nous nous mettions à table. Elle nous a mis le bébé dans les bras, et elle est sortie... Oui, mais la petite n'a pas voulu de cela ; elle a crié à s'en pâmer. Aussi Louise a-t-elle été obligée de la porter au marché, où la « petite Rose » était à vendre son beurre ; il n'y avait plus moyen d'y tenir. La maison était en déroute !

« Dès qu'elle a vu sa nourrice, elle l'a regardée en riant, puis n'a plus soufflé mot. Elle est restée, comme cela, à vendre du beurre avec toutes les bonnes femmes, jusqu'à midi. Pour moi, je ne puis la tenir longtemps sans être bien fatiguée. Elle pèse quatorze livres. Elle sera très gentille, et même très jolie plus tard. Elle est déjà gracieuse : j'admire sa petite bouche que la nourrice me disait « grande comme un z'yeux ! »

Cependant, tout en épiant ainsi avec sollicitude les progrès physiques de l'enfant ; tout en notant avec une légitime complaisance le charme sensible et déjà marqué de ses traits, la grave et lucide tendresse de cette mère chrétienne était bien davantage attentive à discerner, dès leur éveil, les dispositions et les tendances intimes des êtres confiés à sa garde. Énergique et tendre, intelligente, pondérée et réfléchie, Mme Martin s'entendait, comme il est donné à peu de

s'y entendre, à la formation de ses filles. Éducatrice née, elle savait les élever dans le sens absolu du mot, adéquatement à tout ce que le terme comporte de noblesse et de grandeur, de responsabilité et d'idéal. *Scholâ discere vitam*. Elle s'y appliquait de bonne heure et sans relâche ; car dès le berceau, frêle barque en partance sur la mer du monde, petite voile qui s'ouvre inconsciemment au gré des vents contraires, une âme s'oriente et l'avenir se joue. Au reste, ce que la fermeté de sa discipline pouvait avoir d'austère se tempérerait d'affection persuasive, sans rien de froid ou de raide qui comprimât, chez les siens, le bel élan du jeune âge.

Le 2 avril 1874, toute blonde et replète de santé, Thérèse est enfin ramenée à Alençon. Ses quinze mois bien comptés ont une mine de prospérité qui rassure. Elle s'acclimate à souhait, gazouille du matin au soir et marche seule.

Il faut, en rassemblant les textes depuis cette date heureuse, choisir parmi les traits charmants de son enfance. Les faits se pressent, ils abondent ; on voudrait tout citer, tout retenir. Suivons du moins la marche de ses progrès et l'éveil rapide de ses facultés. Évoquons dans ce cadre matinal la douce figure de notre sainte et voyons-la d'abord au seuil de ces années ensoleillées qui lui resteront toujours si présentes et si chères. Sa tête ronde, auréolée de boucles d'or, lui donne l'apparence d'un petit ange joufflu, aux ailes invisibles, échappé de quelque fresque ou descendu par miracle d'une toile de Murillo. Le reflet de la grâce illumine son front pur et semble déjà la marquer d'élection : elle a une expression de prédestinée, le beau sourire, le clair visage que les vieilles chroniques de son pays attribuent, parmi tant d'autres, à Geneviève, la petite vierge consacrée de Nanterre. Ce qui l'entoure,

ce qu'elle perçoit d'ici-bas l'intéresse beaucoup. Elle regarde avec des yeux ravis les êtres et les choses qui lui révéleront bientôt le vaste monde et l'amour infini de Dieu. Les images se gravent profondément dans sa mémoire ; et il paraît certain qu'à l'âge même des impressions rudimentaires, nébuleuses et fugaces, il en est très peu dont elle n'ait pas gardé l'étonnant souvenir. A peine un printemps de plus, et la fine pointe de sa raison émergera à travers ces lueurs, comme le perce-neige dans la candeur des aubes hâtives. Elle se montre ainsi d'une précocité remarquable qui n'offre pas autrement sujet de se méprendre. Rien par ailleurs d'anormal, d'« enfant prodige » ; mais fraîches, naïves, vite écloses sous le rayonnement des dons célestes, les plus touchantes qualités d'une nature prime-sautière, généreuse et sensible.

« C'est une enfant, écrit alors Mme Martin, qui nous donne à tous bien des joies. » On le comprend. Le père surtout en était épris. Artiste joaillier, celui-ci avait naturellement donné à ses aînées des surnoms de pierres précieuses : Marie était son diamant ; Pauline sa perle fine. Quant aux deux suivantes, par allusion plus directe au tempérament de chacune, elles deviennent à juste titre : sa bonne Léonie et l'intrépide Céline. Mais pour Thérèse, il ne l'appelle désormais que la petite Reine. Souvent même il ajoutera : de France et de Navarre, quitte à se faire bravement un jeu d'aliéner le pouvoir, de méconnaître la République et d'ignorer la Constitution en lui vouant ainsi, dans la mesure de sa tendresse et sans préjudice d'officielle allégeance, le plus beau royaume qui fut jamais après le royaume du ciel !

Le commerce de dentelles, les affaires et le renom accrus des ateliers Martin le

tenaient au demeurant fort occupé ; soit par la tenue des livres, toujours à date ; soit par les courses urgentes auprès des fournisseurs, de la main d'œuvre et des clients — dont il n'entendait pas qu'on fît languir les comptes, le salaire ou les commandes. Quand il rentrait, la petite courait invariablement au devant de lui et s'asseyait sur une de ses bottes ; alors il la promenait de la sorte, tant qu'elle voulait, dans l'appartement et dans le jardin. La mère disait en riant qu'il faisait toutes ses volontés : « Que veux-tu, répondait-il, c'est la reine ! » Puis il la prenait dans ses bras, l'élevait bien haut, la mettait sur son épaule et lui prodiguait mille faveurs.

« Toute ma vie, écrira Thérèse, le Seigneur s'est plu à m'entourer d'amour. Mes premiers pas sont marqués des caresses et des sourires les plus tendres. De plus, le bon Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir mon intelligence de très bonne

heure, et d'imprimer si vivement dans mon souvenir les événements de mon enfance, que ce passé me semble d'hier. Mais s'il avait placé près de moi tant d'amour, il en avait mis aussi dans mon petit cœur. On ne peut imaginer combien je chérissais papa et maman. J'étais très expansive ; toutefois les moyens que j'employais pour leur témoigner ma tendresse me font rire aujourd'hui quand j'y pense.» A l'appui de son dire, voici un mot de sa mère. L'enfant a dix-huit mois et commence à parler :

« Le bébé est un lutin sans pareil, qui vient m'embrasser et me passer sa petite main sur la figure. Je vois que c'est intéressé. Il lui faut « une épingle ». Cette pauvre mignonne ne peut me quitter ; elle est continuellement avec moi et me suit avec bonheur, surtout au jardin. Quand je n'y suis pas, elle ne veut point y rester et pleure jusqu'à ce qu'on me la ramène. De même elle ne monterait pas

l'escalier toute seule, à moins de m'appeler à chaque marche : Maman ! maman ! Autant de marches, autant de maman ! et si, par hasard, j'oublie de répondre une seule fois : « Oui, ma petite fille ! » elle reste là, sans avancer ni reculer.»

Ne nous y trompons pas. Si aimante et sincère, encore qu'intéressée, l'expansion de Thérèse est une forme de sa droiture native. A la spontanéité du cœur, la petite Reine joint une franchise extraordinaire. Aussitôt qu'elle a par mégarde fait le moindre malheur, il importe que tout le monde en soit informé. Quatre heures après le désastre, alors que personne n'y pense plus, il faut bien vite dire à son père qu'elle a déchiré un coin de la tapisserie ; sur quoi elle se tient comme un coupable qui avoue et attend sa sentence. Reconnaître ses torts est l'affaire d'un instant. Elle accuse à mesure et confesse tout haut les manquements à son propos habituel d'être gen-

tille : elle a poussé Céline une fois ; elle l'a battue une fois ; mais elle ne recommencera plus. Surtout, elle ne peut supporter la pensée d'avoir affligé ses bien-aimés parents dont la bonté judicieuse sait à l'occasion fermer les yeux, mais n'admet pas l'ombre de ce qui ressemblerait à la mutinerie des enfants gâtés. S'il advient qu'en cédant à quelque fantaisie passagère et bien rare, elle commette une faute de ce genre, toute la maison retentit de son prompt repentir ; elle accourt éplorée, et sanglote à genoux : « J'ai été méchante, pardonnez-moi. »

Dès qu'elle put articuler de courtes formules (le mot est encore de sa mère), ce fut idéal de la voir joindre les mains et donner son cœur à Jésus avec les mêmes accents de sincérité et de ferveur. L'initiation des tout petits à la prière, leur docile attrait pour la piété, font les pures délices de la mère chrétienne et le ravissement de leurs anges qui contemplent

dans le ciel la face du Très-Haut. Sous l'action des vertus infuses au baptême, l'âme toute neuve incline facilement et se porte sans effort vers le surnaturel. Ainsi, mais exceptionnellement tôt, répétons-le, s'ouvre devant Thérèse le temple invisible et sacré. A deux ans, les notions de la foi, sur lesquelles s'élèvera l'édifice de sa vie intérieure, pénètrent déjà sa conscience. Elle entre, pour s'y mouvoir désormais, dans la lumière des choses divines. Le domaine spirituel lui devient familier et transforme peu à peu ses actes en gestes méritoires. Elle parle du bon Dieu, de sa demeure du paradis, où elle veut aller un jour avec les anges et les saints. Elle connaît aussi sa maison tout proche et le chemin qui mène de la rue Saint-Blaise à la cathédrale pleine d'ombre, dont le recueillement est comme imprégnée de l'auguste et paisible mystère de sa présence. Elle sait pourquoi on y vient, à qui elle rend ainsi visite, et

déclare ingénument au moment de sortir : « Moi, j'ai été à la messe, là ! j'ai bien prié le bon Dieu ! » Lorsque son père rentre à la veillée et qu'elle ne le voit pas se mettre à genoux, elle raisonne et conclut justement : « Pourquoi donc, papa, que tu ne fais pas ta prière ? Tu as donc été à l'église ! » Depuis quelques semaines, on la conduit même à une partie des vêpres. Rien ne lui fait tant plaisir. Mais aussi quelle peine, si la fête désormais promise et attendue lui échappe. C'est un de ces dimanches, alors que l'orage, soudain menaçant, précipite sans doute le retour de la promenade et lui en fait manquer le but, qu'à peine à l'abri, elle rouvre aussitôt la porte et se rejette dans la direction du saint lieu, sous l'averse battante. On la rattrappe à grand frais, au milieu de la rafale, et son chagrin dure une grosse heure au coin du feu. Même privation sensible à laquelle il faut remédier, cette fois, un soir qu'en-

dormie en sortant de table, elle se réveille dans son petit lit, à la nuit tombée : « J'étais couchée, raconte Mme Martin, lorsque Thérèse m'a dit qu'elle n'avait pas fait sa prière. « Dors, lui ai-je répondu, tu la feras demain. » Oui, mais elle n'a point lâché prise. Pour en finir, son père la lui a fait faire. Mais il ne lui faisait pas tout dire. Il fallait demander « la grâce... » ? Il ne savait pas trop de quoi il s'agissait. Enfin il a dit à peu près selon l'idée de l'enfant, et nous avons eu la paix jusqu'au lendemain matin. »

« Fine comme l'ambre, très franche et très vive », est-ce à dire que Thérèse n'eut aucun des défauts de cet âge ? Et doit-on voir dans l'insistance qu'elle apporte à son idée un indice de l'entêtement qu'elle s'est reprochée, le qualifiant d'invincible, et pour lequel, à l'en croire, on l'eût enfermée dans la cave sans obtenir un oui de sa part, quand une fois elle avait dit non ? Ne s'est-elle pas, avec

une égale véhémence, accusée tout ensemble d'opiniâtreté et d'amour-propre ? S'il en fut ainsi, au point qu'elle a pu écrire : « Avec une semblable nature, je me rends parfaitement compte que, si j'avais été élevée par des parents sans vertus, je serais devenue très méchante, et peut-être même aurais-je couru à ma perte éternelle », il faut reconnaître, selon son propre témoignage, qu'elle maîtrisa bien vite ses tendances volontaires et les transforma en énergies pour le bien, sous la discipline du renoncement et dans la voie de l'abnégation où elle ne devait plus s'arrêter. Toute petite, elle acquiert sur ses actions un empire extraordinaire. Elle a une telle noblesse d'âme, un tel sens inné de l'ordre et du devoir, de l'autorité et de la justice, elle subit si heureusement l'influence du bon exemple, qu'il suffit qu'on lui dise une seule fois : il ne faut pas faire telle chose, pour qu'elle n'ait plus envie de recommencer. Enfin, elle

comprend déjà si généreusement l'amour du bon Dieu, qu'elle avouera ne lui avoir rien refusé depuis l'âge de trois ans. « Que j'étais heureuse alors ! s'écrie-t-elle. Non seulement je commençais à jouir de la vie, mais la vertu avait pour moi des charmes. Je me trouvais, il me semble, dans les mêmes dispositions qu'aujourd'hui. Ainsi, j'avais pris l'habitude de ne jamais me plaindre quand on m'enlevait ce qui était à moi ; ou bien, lorsque j'étais accusée à tort, je préférais me taire que de m'excuser. »

Du jour où elle apprit ce qu'est un sacrifice, elle se donna de tout cœur à en accomplir, en vue de plaire à Jésus. Depuis le retour de sa marraine, qui venait de terminer ses études au Mans, Thérèse, joignant la méthode à l'effort, s'aidait pour cela d'un procédé alors en vogue dans les couvents et pensionnats. Elle s'encourageait à multiplier ses actes de vertu en les comptant à mesure, au

moyen d'un chapelet à grains mobiles, fabriqué à cet usage, que Marie avait rapporté à ses jeunes sœurs. Cet exercice, adopté de concert avec Céline, était animé et soutenu d'entrain. Il se mêlait à leurs jeux. Elles en discouraient parfois très haut dans le jardin, sous les fenêtres de la voisine ; si bien que la « mère Battoir », intriguée et ahurie de n'y voir goutte, descendit finalement à la dérobée pour demander à Louise ce que (dans le monde !) signifiaient ces « pratiques » dont les petites s'entretenaient à tête-fendre.

C'était peu d'enregistrer au grand jour ses moindres privations. A ce compte, l'enfant remportait en secret sur elle-même d'importantes et réelles victoires. En voici un exemple :

On connaît son amour des fleurs, surtout des fleurs champêtres, des humbles « fleurs de l'herbe », écloses en liberté au sein de la prairie. Or, un dimanche

qu'elle avait passé l'après-midi à la campagne, moissonnant à foison bleuets, coquelicots, pâquerettes et boutons d'or, elle revint à la maison, rouge de plaisir, et s'apprêtait à disposer son gracieux bouquet, lorsque sa grand'mère Martin, sans se rendre compte de certains attraits délicats de l'enfant, réclama ces fleurs pour orner un petit oratoire érigé dans sa chambre. Thérèse sentit les larmes monter à ses yeux ; mais Céline, qui la connaissait à fond, fut seule à s'en apercevoir, tant elle se dominait : elle donna ses chères fleurs une à une, jusqu'à la dernière. Pour posséder aussi fortement et suavement son âme, dans un âge si tendre, comme le remarque Mgr Laveille, le « petit lutin », à n'en pas douter, vivait dès lors sous la conduite du Saint-Esprit.

En y revenant plus tard, Thérèse rendait hommage aux affections qui firent de ses jeunes ans comme un parterre

embaumé. Elle rapporte comment sa sœur aînée l'admettait aux leçons données à Céline, et, parce qu'elle s'y tenait bien sage, la comblait de cadeaux qui, malgré leur peu de valeur, lui causaient une joie extrême. Elle rappelle les refrains mélodieux dont Léonie la berçait tendrement quand les autres étaient à la promenade, l'épisode des petites poules blanches — don charmant de sa nourrice — inséparables comme elle-même et Céline. Elle évoque les excursions délicieuses et préférées entre toutes — faveur choisie du père — au Pavillon rustique que celui-ci possédait à l'entrée de la ville, en un site idéal, parmi la verdure, le babil des oiseaux, l'arome des baies sauvages, le parfum des géraniums pourpres et des roses grimpantes. Claires images du passé ! Fines estampes qui se gravent dans la mémoire, avec le trait net et indélébile des eaux-fortes ! Visions, trésors, en-

chantements de l'enfance, plus merveilleux qu'un conte de Fées !

Elle retrace même à cette époque, en parlant de Pauline, la perception de l'appel divin et l'arrêt intime de sa destinée : « Je puis dire, écrit-elle, que mes grandes sœurs me rendaient bien fière ! Mais, comme Pauline me paraissait si loin, je ne rêvais qu'elle du matin au soir. Lorsque je commençais seulement à parler, et que maman me demandait : « A quoi penses-tu ? » la réponse était invariable : « A Pauline ! » Quelquefois j'entendais dire que Pauline serait religieuse ; alors, sans trop savoir ce que c'était, je songeais : Moi aussi, je serai religieuse ! C'est là un de mes premiers souvenirs ; et depuis, je n'ai jamais changé de résolution. Ce fut donc l'exemple de cette sœur chérie qui, dès l'âge de deux ans, m'entraîna vers l'Époux des vierges... O ma Mère, ajoute-t-elle, en s'adressant à celle qui devint en effet sa mère d'adop-

tion, puis sa Supérieure dans le cloître, que de réflexions je voudrais vous confier ici, sur mes rapports avec vous ! mais ce serait trop long.»

Aussi bien doit-on abréger. Mais il faut retenir que les purs attachements de la famille furent un des privilèges de cette âme de lumière, un bienfait qu'elle signale, et une puissance dans son élan vers Dieu. En même temps qu'il en éprouvait la bénédiction et la douceur, le cœur de l'enfant s'ouvrait à l'harmonie des choses et au sentiment profond de la nature. Personne ne dira mieux que Thérèse à quel degré elle était née artiste, accessible et vibrante à toutes les formes de la beauté.

« Je sens encore, raconte-t-elle, les impressions poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bleuets et de pâquerettes. Déjà, j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot,

toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux... Oh ! véritablement, tout me souriait sur la terre. Je trouvais des fleurs sous chacun de mes pas, et mon heureux caractère contribuait aussi à me rendre la vie agréable ; mais une période nouvelle devait bientôt s'ouvrir... »

Ce fut, hélas ! par la mort de sa mère, alors que Thérèse dépassait à peine ses quatre ans et demi.

Les moindres accidents ont parfois des suites funestes. Jeune fille, Mme Martin s'était heurtée à l'angle d'un meuble. Le coup avait déterminé au côté une excroissance qui s'était peu à peu, par cette évolution sourde, implacable et fatale des tumeurs malignes, transformée en cancer. Le mal allait achever son œuvre lorsqu'au printemps de 1877, la malade et ses proches en comprirent la gravité. Aux vagues malaises qu'elle éprouvait sans alarme depuis seize ans,

succédaient maintenant des symptômes aigus et des crises douloureuses dont la violence ne pouvait échapper à son entourage. On s'émut, on consulta la Faculté. A Alençon, à Lisieux où M. Guérin conduisit sa sœur chez un praticien de renom, le verdict fut le même : il était trop tard ; une opération eût été inutile. Le cas était humainement perdu et le dénouement prochain.

L'énergique chrétienne s'en remit à la puissance de Dieu et à l'intercession de la sainte Vierge. Restaient encore les recours de la foi. Et n'y avait-il pas dans les Hautes-Pyrénées, là où les frontières de la France touchent au Paradis, une source dont les eaux guérissaient les incurables. Ses prières, unies à celles de ses enfants, obtiendraient peut-être un miracle. Le 18 juin, accompagnée de Marie, de Pauline et de Léonie, elle se joignit au pèlerinage du diocèse d'Angers, en partance pour Lourdes. Le voyage

s'accomplit dans des conditions que son état et les accommodations primitives d'alors rendaient particulièrement pénibles. L'épreuve de la piscine ne fut pas favorable. A la maison, on attendit en vain la radieuse dépêche qui eut fait « sauter de joie » Céline et Thérèse. La réponse du ciel, gardée jusqu'au retour, était le mot de l'Immaculée à Bernadette : « Je ne vous promets pas d'être heureuse en ce monde, mais dans l'autre. » Mme Martin l'avait bien entendue. Quand elle rentra à Alençon, son sacrifice était fait.

Elle resta, en face de la séparation, la femme forte dont le courage soutient encore les siens. Sur le convoi qui la ramenait de Lourdes, elle avait, en s'unissant aux cantiques des pèlerins, entonné son *Nunc dimittis*. Elle poursuivit en silence le chant sacré. Elle réalisa qu'il est doux, en somme, et facile de mourir quand on a fait sa tâche, et qu'on entre-

voit le salut que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Le Maître qu'elle avait servi lui accordait, après tant d'autres, cette consolation et cette grâce suprêmes. Sans doute, il était meilleur qu'elle s'en allât et le Seigneur compenserait lui-même les vides de son absence, puisque telle était sa volonté. Tout contribuait à affermir son espoir. Son propre passé et l'avenir de ses filles lui donnaient également confiance. Elle se sentait sans inquiétude, même sur le sort de la dernière. Ce n'était déjà plus le temps où elle disait de Thérèse : « On ne sait pas trop ce que ça fera ; c'est si petit, si étourdi ! » mais : « Pour celle-là, je vous assure qu'elle se tirera d'affaire ! » Elle pouvait donc s'endormir en paix.

Reconnaissante des bienfaits reçus, Mme Martin s'éteignit pieusement, dans l'attente des récompenses éternelles, le 28 août 1877, à l'âge de 47 ans.

LE CARMEL

Ses désirs enfin réalisés et les portes du monastère à jamais refermées sur la « petite reine, » quel accueil lui réserve ce Carmel qu'elle a tant souhaité ; de quel regard et de quelle façon va-t-elle l'embrasser elle-même ?

C'est le 9 avril 1888. L'Église célèbre la fête de l'Annonciation, remise à cause du carême : et Thérèse, enfant privilégiée de la Reine du ciel, devient à son tour la servante du Seigneur. Son cœur est inondé d'une indicible paix ; elle se trouve pleinement récompensée des obstacles qu'elle a dû vaincre, des lenteurs qu'elle a subies, et consolée au delà de toutes ses peines. « L'hiver a fui, les pluies ont cessé », et le printemps revenu éclaire son grave et tranquille bonheur. Au bord des toits et sur les fraîches allées du préau, seuls

cadres dans lesquels elle suivra désormais la marche alternée des saisons, le soleil luit, associé à son intime rayonnement. Avec une joie profonde, ravie de tout ce qu'elle voit, ne trouvant pas d'autres mots pour traduire l'allégresse de son âme, elle s'en va répétant, le long des cloîtres austères et dans sa pauvre cellule : « Maintenant, je suis ici pour toujours ! »

Huit ans plus tard, elle dira encore, en rappelant, près de sa fin, le souvenir ineffable des premiers jours et les débuts de sa vie religieuse : « Je le répète, mon bonheur était calme. Cette paix si douce, qu'il me serait impossible de l'exprimer, ne m'a pas abandonnée, même au milieu des plus grandes épreuves. » Puis, s'adressant à sa sœur Pauline, elle ajoute : « Et pourtant, vous le savez, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses. »

Plus d'épines que de roses. Voici d'abord le témoignage de Mère Agnès de Jésus : « Lorsqu'à quinze ans, Thérèse franchit le seuil de l'Arche sainte, elle n'entend pas, comme il est d'usage en l'occurrence, des paroles d'encouragement, presque de louanges. Au contraire, le Supérieur du couvent, qui resta toujours opposé à l'entrée de la jeune fille, lui adresse une allocution quasi sévère. » *Quasi* est ici une atténuation charitable.

Hérissé, comme nous l'avons vu, en face du projet de l'énergique enfant, M. Delatroette n'avait point rabattu ses crins devant la décision de l'Évêque et l'assentiment tardif de la Prieure. La circonstance ne le trouva guère radouci ; et s'il crut devoir être là, ce fut moins pour présider la cérémonie, d'assez mauvaise grâce, qu'afin de pouvoir la clore à son gré, protester de nouveau, et blâmer (par acquit de conscience !) le fait accom-

pli. Il capitula donc sans rendre les armes, mena beau tapage et porta de côtés et d'autres, en pleine communauté, les coups de son impuissant dépit et des gros mots inutiles. Cette retraite, qu'il serait également oiseux de qualifier, eut, en son genre, un certain éclat. Enfin, tourné vers la Prieure, il conclut à peu près en ces termes : « Il vous est loisible, ma révérende Mère, d'entonner votre *Te Deum* ; mais vous savez ce que je pense de cette admission. Ce matin, j'obéis à Monseigneur, dont je ne suis que le délégué. Le jour où vous vous repentirez d'avoir accueilli une postulante de cet âge, ce n'est pas à moi, je l'espère, qu'on viendra s'en plaindre. »

Sinon sans précédent au Carmel, bien que l'exemption, dans le cas, portât échec au traditionalisme du vulnérable Supérieur par une avance de six ans, on doit admettre que la dispense ne laissait pas de sortir considérablement de l'ordi-

naire. Une prudence exclusive et trop humaine pouvait s'en alarmer. Il y fallait un regard exempt de préjugé, le désintéressement surnaturel d'un esprit dégagé des idées toutes faites, apte à discerner l'évidence d'une vocation aussi impérieuse—prêt à contrôler les motifs de cette hâte étonnante avec laquelle Thérèse fut toujours inspirée d'y répondre : capable enfin de faire crédit à Dieu de ses propres desseins et d'accorder quelque latitude aux vues de la Providence. Mais beaucoup se font des règles établies un principe invariable et sans appel. L'étroitesse, comme la médiocrité, se flatte volontiers d'obstruer les chemins, et, chez les âmes plus hautes, la simple routine finit par reconnaître difficilement la marge des exceptions.

On comprend alors, sans en être davantage surpris, les murmures inquiets ou franchement hostiles qui couraient sous le voile, parmi les religieuses, depuis

l'annonce de la prochaine recrue, et l'on imagine sans plus de peine l'émoi divers, contenu, mais en somme peu favorable qui mettait, par l'arrivée de la nouvelle colombe, la pieuse volière en suspens. De ses deux sœurs déjà carmélites, Pauline (sa petite mère), était la seule qui eut parfaitement compris et soutenu Thérèse dans son entreprise : « En voyant, reprend celle-ci, avec quelle ardeur je travaillais à favoriser son admission, on avait dit : « Quelle imprudence de faire entrer au Carmel une enfant si jeune ! Quelle imagination a cette Sœur Agnès de Jésus ! Elle en aura des déceptions ! »

Cependant, et dès la première heure, l'impression fut tout autre : « Les Sœurs, qui ne s'attendaient à voir, pour la plupart, qu'une enfant bien ordinaire, furent comme saisies de respect en sa présence. Elle avait dans toute sa personne quelque chose de si digne, de si

résolu, de si modeste que j'en fus surprise moi-même.» Et la Maîtresse des novices : « Dès son entrée, la Servante de Dieu surprit la communauté par sa tenue empreinte d'une sorte de majesté à laquelle on était loin de s'attendre dans une enfant de quinze ans.» Toutefois, plusieurs moniales restèrent prévenues, et quelques-unes, moins ferventes, ne durent pas tarder à lui faire subir le minutieux et persistant tracas de leur antipathie. Excellente psychologue, Thérèse en écrira un jour, commentant ce passage de saint Matthieu : Pour moi, je vous dis : aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent. « Sans doute, au Carmel, on ne rencontre pas d'ennemis, mais enfin, il y a des sympathies ; on se sent attiré vers telle sœur, au lieu que telle autre vous ferait faire un long détour pour éviter sa rencontre. Eh bien ! Jésus me dit que cette sœur il faut l'aimer... quand même sa conduite me porterait à

croire qu'elle ne m'aime pas.» Au reproche que devait être, aux yeux de celles-là, la régularité de la jeune postulante, régularité qui se montra tout de suite et en tous points entière, la noblesse de son attitude fournirait le change, et son exquise réserve allait sûrement passer pour de la hauteur. Il semble qu'on les entende la taxer en secret de suffisance et prétendre se mêler de leur faire la leçon !

Ce qui accentue l'héroïcité de la vertu de Thérèse, c'est qu'elle dut, dès lors, pour se maintenir dans une fidélité parfaite, remonter un courant.

A travers maintes fluctuations, le Carmel de Lisieux, fondé en 1838, c'est-à-dire, à cette époque, depuis cinquante ans, n'avait pas échappé à l'entraînement à rebours, puis à cette stabilisation moyenne, à peu près inévitable, par quoi, malgré certaines périodes de réveil, la ferveur générale d'une communauté tend

à s'attiédire au cours d'un demi-siècle d'existence. Des factions y avaient surgi, qui portaient atteinte à la paix commune et au pur service de Dieu. Le recueillement, la charité surtout, en souffraient aux dépens de la mortification intérieure. Par contre, « les orties poussaient en liberté dans le jardin, pour servir aux disciplines surérogatoires du Couvent. » On y professait ostensiblement à l'égard des pénitences corporelles une estime particulière, où l'amour propre, la subtile recherche de soi, la dureté pour les autres, des influences envieuses de s'exercer et une autorité jalouse trouvent à la fois leur compte, et non leur correction, quand ces pénitences d'ordre extérieur et secondaire ne sont plus vivifiées par l'esprit. Au reste, le recrutement et la formation n'étaient point ceux que la sagesse exemplaire et toute spirituelle de Mère Geneviève de Sainte-Thérèse, la fondatrice encore vivante, aurait su

maintenir, n'eût-elle depuis longtemps, avant l'âge et par trop de condescendance, cédé de son pouvoir entre des mains moins habiles que les siennes.

Mère Marie de Gonzague, prieure au moment de l'entrée de Thérèse, s'imposait au contraire en cumulant les charges. Active, impérieuse, de santé robuste mais d'humeur inégale, elle était éprise de commandement sans en avoir les aptitudes. Ardente, entière, soucieuse d'affirmer son prestige dans la mesure où elle semble avoir eu raison d'en douter, sa direction était impulsive et ses ordres souvent contradictoires. Généreuse, dévouée à la tâche, grand cœur sous des dehors heurtés, conduisant ses filles à sa manière, le mieux qu'elle pouvait, et les aimant au fond : elle en était plutôt crainte, parce que déconcertante et parfois inabordable.

Telle est l'atmosphère que Thérèse, « céleste et resplendissant météore », se-

lon l'expression de Pie XI, allait traverser en l'embrasant de ses feux. Ce tableau où, par contraste, les ombres s'accusent, met dans leur admirable lumière la grandeur et la force de son âme. Nous y sommes loin de la légende chère aux incrédules, aux sceptiques et aux pusillanimes qui voudraient nous faire voir dans la nouvelle sainte une douce enfant sage, dont les circonstances ont sans cesse, et comme à plaisir, au fil de sa courte vie, secondé la vertu facile et le charme sentimental. Car c'est un fait retenu par ses biographes, et que nous ne saurions omettre sans faillir au sens même de ses épreuves et au caractère de sa mission, que loin d'être portée par son milieu, Thérèse lui est constamment supérieure et dans la nécessité d'y réagir. Ses ambiances ne lui furent jamais qu'un faible secours. Elles n'ont providentiellement servi qu'à lui susciter de plus abondantes occasions de s'immoler toujours davan-

tage, en lui fournissant le sujet de tous les sacrifices et de tous les renoncements dont Dieu voulut que soient faits la trame de son existence et l'héroïsme de sa sainteté.

Ce tableau, nous le devions à la vérité que Thérèse a passionnément aimée et servie.

De génie intuitif et d'esprit spontané, avide de lumière, la devinant d'instinct par le mouvement naturel de son âme, comme la fleur se tourne vers le soleil, et demandant par-dessus tout au Seigneur de n'être en rien trompée par les apparences, elle en obtint de bonne heure que la réalité baignât à ses yeux, profonde et limpide, dans la clarté des pleins-midis. Et toujours véridique : « Marie, je ne mens jamais ! » elle a affirmé en parlant de sa plus tendre enfance : « Sans en avoir l'air, je faisais attention à tout ce qui se passait autour de moi ; il me semble que je jugeais les choses comme

maintenant.» Cette vision directe, précise, exempte de mirage, privilège de sa droiture et de la pureté de son cœur, lui valut d'être sans illusions. « Les illusions ! le bon Dieu m'en a préservée dans sa miséricorde.» Et ceci, qui est capital : « J'ai trouvé la vie religieuse telle que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna.» D'avoir uniquement recherché la vérité pour y conformer l'élan de son cœur dans son essor vers la perfection, elle y puisa du même coup, comme à une source où le ciel se mire, le bel ordre de ses pensées et la détermination merveilleuse qui marque toutes ses démarches et distingue tous ses actes. De cette pénétration, de cet effort exclusif et continu vers la fin qu'elle se propose, résulte à son tour l'extrême simplicité qui la caractérise. Thérèse aspire à la sainteté ; elle fera de sa vie une œuvre d'amour. N'ayant pas résolu d'autre, ni de moindre conquête, elle la poursuivra

d'un seul trait. Quoi qu'il doive lui en coûter, elle sait ce qu'elle veut et où elle va !

Consciente de son but : devenir une « grande » sainte et sauver les âmes, elle entre au Carmel et se fait « au plus tôt prisonnière », afin d'y vouer au rachat des pécheurs tous les fruits de son exil et de sa captivité volontaires. L'apostolat fut l'attrait constant de sa vocation et le zèle, la flamme ardente dont brûla son jeune cœur. Elle a fortement songé aux missions lointaines. Pendant le cours de son voyage de Rome, ayant lu quelques pages d'une Annale des religieuses missionnaires, elle interrompit bientôt sa lecture et dit : « Je ne veux pas en prendre connaissance, j'ai déjà un désir si violent d'être missionnaire, que serait-ce si je l'avivais encore par le tableau de cet apostolat ! Je veux être Carmélite. » « A cette époque, déclare sa sœur Céline, j'étais devenue la seule confidente de

Thérèse. La vie religieuse lui apparut surtout comme un moyen de sauver les âmes. Elle pensa même pour cela se faire religieuse des missions étrangères ; mais l'espoir de sauver plus d'âmes la décida à s'enfermer au Carmel », estimant cette vie toute mortifiée, « sans encouragement, sans distraction d'aucune sorte », plus lucrative, plus avantageuse à leur profit, plus puissante à leur assurer (ainsi qu'elle disait) « les beautés du ciel ». Elle n'a donc, en se faisant violence, renoncé à l'action que parce que la vie contemplative, silencieuse, obscure et ignorée du cloître lui est apparue comme plus féconde et plus utile à l'Église. Et parce qu'elle a pressenti, dans la sujétion, l'anéantissement et l'oubli, le moyen de gagner au Christ, par la prière et la souffrance connues de Lui seul, un plus grand nombre d'âmes, elle a embrassé à cette fin le sacrifice le plus âpre, le plus dur à la nature : qui est de se quitter soi-même

et de ne jamais voir le résultat de ses labeurs. Tant il est vrai que les activités du dehors, les travaux éclatants, l'empressement et la peine que l'on se donne en vue de sauver le monde ne sont efficaces que dans la mesure du recours et de l'union à Dieu, sous l'influence de sa grâce et par le détachement absolu de tout intérêt propre, ou étranger à sa gloire. Tant il est vrai et trop méconnu, selon une parole de Thérèse elle-même, que le plus petit mouvement de pur amour est plus secourable à l'humanité et plus apte à la convertir que toutes les autres œuvres réunies ensemble. « En définitive, écrit saint Jean de la Croix, nous n'avons été créés que pour cet amour. » Et ailleurs, revendiquant en faveur de la vocation contemplative le même principe, si combattu en certains milieux, si peu compris en d'autres, et pourtant fondamental de toute vie intérieure : « On traite ces âmes d'inutiles

dans la lutte pour le progrès du bien. La réponse de l'âme aimante (celle de Thérèse) est sans réplique... Puisqu'elle possède au vif l'amour de Dieu, que lui importe le reste? Elle avoue qu'il lui plait d'être perdue pour le monde et pour elle-même, afin d'appartenir à son Bien-Aimé... Un courage aussi parfait, une décision si nette dans la direction de leur vie, se rencontre pourtant rarement chez les spirituels.»

Quelle abnégation de soi-même, de toute satisfaction sensible, quelle pureté d'intention il faut avoir acquises pour être vraiment convaincu que la vie mortifiée, ascétique et mystique, la vie de mort à ce monde et à ses œuvres, toutes choses égales d'ailleurs, est plus féconde en fruits de salut ! Quelle foi dans le surnaturel enfin, pour soumettre pleinement son esprit et reconnaître ainsi sans retour, dans l'économie divine, le rôle de la prière, l'apport de la pénitence et de

l'immolation totale, le jeu souverain de la grâce et celui de la réversibilité des mérites ! « Un Père de Foucauld, remarque M. Gaétan Bernoville, s'enfonce dans le désert pour gagner des âmes au Christ. Thérèse s'enfonce dans le cloître, possédée de la même ambition sacrée, animée d'un même dynamisme intérieur. C'est une tâche vaine et vide, comme il a été dit, que de discuter des mérites comparés des saints. Soulignons simplement qu'il est particulièrement rude à la nature humaine de procéder à cette conquête sans avoir le grand réconfort de l'action extérieure, de l'adversaire vivant et visible, du déplacement, de la lutte en plein air qui fait jouer les muscles avec alacrité et excite l'esprit. Vraiment, Thérèse a choisi avec soin les conditions les plus dures de la victoire. » « Certains spirituels, reprend saint Jean de la Croix, donnent leur préférence à l'activité. Toutefois, ils rendraient beaucoup plus de

services à l'Église, eux-mêmes deviendraient beaucoup plus agréables à Dieu, s'ils employaient ne fût-ce que la moitié du temps qu'ils dépensent ainsi pour se tenir en oraison devant Dieu. Car alors, ils feraient certainement plus avec moins de travail, et plus par une œuvre que par mille, grâce au mérite de leur oraison et aux forces qui leur en reviendraient.»

Non, certes, qu'il faille exclure les œuvres que Dieu requiert et dont il dispose à son gré. Mais il faut reconnaître la pré-éminence de l'amour qui, seul, les vivifie, la nécessité primordiale de la mortification, de la prière et de la sanctification personnelle. Et, dans les œuvres, éviter la trop grande multiplicité, l'affairement, la sollicitude humaine, inquiète et troublée qui les rend stériles. « Agir autrement, c'est manquer le pas, faire un peu plus que rien et même du mal. Extérieurement, une telle activité paraîtra réaliser quelque chose, mais en

substance ce sera du néant, tant il est vrai qu'une œuvre n'est bonne qu'avec la vertu de Dieu.» Nous y insistons, à la suite du P. Petitot, quand il déclare que l'on touche ici le centre de toute enquête sur sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, le principe et comme le nœud de toute son influence et de toute sa mission :

« Jamais des esprits éclairés, mais trop utilitaires, trop exclusivement moralistes, recherchant avant tout la vertu naturelle et la sagesse de ce monde, ne comprendront l'éminente utilité de la vie mystique et contemplative dans le christianisme. Les mêmes tendances essentielles, les mêmes illusions fondamentales se retrouvent à toutes les époques.» Plus que tout autre, sur ce sujet, notre siècle abonde en idées fausses et multiplie les objections. L'orgueil est érigé en culte et la volonté prétend suffire à tout. Il est donc singulièrement instructif de constater qu'en résistant à un goût trop

vif pour l'action extérieure et multiple, Thérèse a, de ferme propos, surmonté cette inclination fiévreuse qui emporte tant d'âmes sur les pentes de la tiédeur. Préférant aux travaux empressés de Marthe l'emploi attentif et recueilli de Marie-Madeleine aux pieds du Maître, elle a délibérément choisi la meilleure part. Le geste qu'elle fit alors est péremptoire. Il est définitif, et nous avons aujourd'hui dans sa répercussion universelle, dans l'apothéose de celle qui en montra le courage, la seule réponse qui convienne à l'incompréhension de la vie contemplative.

« La sainte la plus estimée, la plus admirée, la plus invoquée au XX^e siècle, n'est pas comme on aurait pu s'y attendre une religieuse vouée à l'apostolat le plus actif, mais une jeune moniale entrée au Carmel à quinze ans, morte à vingt-quatre, et qui n'a fait que prier, obéir et souffrir. Elle n'a pas soigné les pesti-

férés, les pauvres, les malades, les vieillards ; elle n'a pas sauvé la France comme Jeanne d'Arc ; elle n'a pas ramené la papauté d'Avignon à Rome comme sainte Catherine de Sienne, elle n'a pas accompli d'œuvres éclatantes, et cependant, voici qu'elle exerce dans le monde entier une influence morale incomparable. Après la Vierge Marie, il n'est pas de sainte qui soit aujourd'hui autant invoquée dans la chrétienté que sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.»

Dans un monde aveuglé et perdu à force de matérialisme brutal et de force inventive, elle a été envoyée à notre époque pour nous rappeler la supériorité des grandeurs spirituelles et purement intérieures. La Providence ne ménageait à notre temps un exemple si illustre qu'afin de nous montrer que l'amour, et l'amour seul, sans réserve ni mesure, est, à la gloire de Dieu, à l'honneur et au bénéfice du genre humain tout entier,

l'hommage parfait, le don sans égal, essentiel et suprême. *Major autem horum est charitas*. L'amour est la plénitude de la loi. C'est l'enseignement de saint Paul.

« Aspirez aux dons supérieurs, s'écrie le grand apôtre ! Aussi bien, je vais vous montrer une voie excellente entre toutes :

« Quand je parlerais la langue des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un airain sonnante ou une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et posséderais toute science ; quand j'aurais même la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. »

Dans un commentaire peut-être sans parallèle aux annales de l'hagiographie,

et qui ne sera jamais surpassé, Thérèse nous donne ce passage de saint Paul comme la pierre d'angle de toute sa spiritualité, la base de sa doctrine, le fondement de ses espérances, le terme de ses désirs infinis et la clef même de sa vocation. A cause de son importance, nous le citerons presque intégralement et textuellement. L'inspiration est une voix du ciel. D'autres mots que les siens ne feraient guère justice à de tels accents :

« Être votre épouse, ô Jésus, être carmélite, être, par mon union avec vous, la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant, je sens en moi d'autres vocations. Je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr. Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église.

« La vocation de prêtre ! Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel ! Avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais, tout en désirant être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier ces contrastes ?

« Je voudrais éclairer les âmes, comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre Nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse ! Je voudrais en même temps annoncer l'Évangile dans toutes les parties du monde, et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Par dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre ! voilà le rêve de ma jeunesse ! Mais je ne désire pas un seul genre de supplice, pour me satisfaire il me les faudrait tous... Comme vous, je voudrais être flagellée, crucifiée. Je voudrais mourir dépouillée comme saint Barthélemy ; comme saint Jean je voudrais être plongée dans l'huile brouillante ; je désire, comme saint Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau ; et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

« Si ma pensée se porte vers les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens, au temps de l'Antechrist, je sens mon cœur tressaillir ; je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de Vie,

où sont rapportées les actions de tous les Saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous !

« Qu'allez-vous me répondre ? Y a-t-il sur la terre une âme plus petite, plus impuissante que la mienne ? Cependant, à cause même de ma faiblesse, vous vous êtes plu à combler les désirs de votre enfant ; et vous voulez aujourd'hui combler d'autres désirs plus grands que l'univers. . .

« Ces aspirations devenant un véritable martyre, j'ouvris un jour les épîtres de saint Paul, afin de chercher quelque remède à mon tourment. Les chapitres XII et XIII de la première épître aux Corinthiens me tombèrent sous les yeux. J'y lus que tous ne peuvent être à la fois apôtres, prophètes et docteurs, que l'Église est composée de différents membres, et que l'œil ne saurait être en même temps la main.

« La réponse était claire, mais ne comblait pas mes vœux et ne me donnait pas la paix. Sans me décourager, je continuai ma lecture et ce conseil me soulagea : « Recherchez avec ardeur les dons les plus parfaits ; mais je vais encore vous montrer une voie plus excellente. » Et l'Apôtre explique comment tous les dons les plus parfaits ne sont rien sans l'Amour, que la Charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu.

« Enfin j'avais trouvé le repos ! Considérant le corps mystique de la sainte Église, je ne m'étais reconnue dans aucun des membres décrits par saint Paul, ou plutôt je voulais me reconnaître en tous. La charité me donna la clef de ma vocation. Je compris que, si l'Église avait un corps composé de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous les organes ne lui manquait pas ; je compris qu'elle avait un « cœur », et que ce cœur était brûlant d'amour ; je

compris que l'amour seul faisait agir ses membres, que, si l'amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Évangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations, que l'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux, parce qu'il est éternel !

« Alors, dans l'excès de ma joie, je me suis écriée : « O Jésus, mon amour ! ma vocation, enfin je l'ai trouvée ! ma vocation, c'est l'Amour ! Oui, j'ai trouvé ma place au sein de l'Église, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Église ma Mère, je serai l'amour !... Ainsi je serai tout ; ainsi mon rêve sera réalisé ! »

« O mon Jésus, je vous aime, j'aime l'Église, ma mère, je me souviens que le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble. Mais le pur amour est-

il bien dans mon cœur ? Mes désirs immenses ne sont-ils pas un rêve ? Ah ! s'il en est ainsi, éclairez-moi ; vous le savez, je cherche la vérité. Si mes désirs sont téméraires, faites-les disparaître ; car ces désirs sont pour moi le plus grand des martyres. Cependant, je l'avoue, si je n'atteins pas un jour ces régions les plus élevées vers lesquelles mon âme aspire, j'aurai goûté plus de douceur dans mon martyre, dans ma folie, que je n'en goûterai au sein des joies éternelles ; à moins que, par un miracle, vous ne m'enleviez le souvenir de mes espérances terrestres.

« Jésus ! Jésus ! s'il est si délicieux le désir de l'amour, qu'est-ce donc de le posséder, d'en jouir à jamais ? »

Enfin, cette parole qui résume tout, et dont l'écho à travers les siècles rejoint, au seuil des Catacombes, sur les lèvres de l'angélique Agnès, le cri triomphal des

premières Vierges chrétiennes : *Amo Christum !*

« Jésus ! Je voudrais tant l'aimer !
L'aimer comme jamais il n'a été aimé ! »

*

* *

Ainsi se dessinent en traits fulgurants les cimes où Thérèse portera bientôt le vol accéléré de son âme, sans qu'aucun obstacle puisse retenir davantage son essor. Car c'est en vain que l'on jette le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes.

Dégagée des contingences et de toute entrave volontaire, assurée dans son cœur qu'elle doit mourir jeune, elle se presse en conséquence, entièrement livrée à l'Amour, afin que la mort ne la prenne pas à mi-côte de son ascension. Sous l'influence de la grâce à laquelle elle a toujours correspondu avec une extraor-

dinaire vigueur, il est logique, en somme, et digne de cette enfant qui pouvait se rendre le témoignage inouï de n'avoir rien refusé au bon Dieu depuis l'âge de trois ans, qu'elle ait entrepris vers les plus hauts sommets de la perfection, comme elle dit, « une course de géant » et brûlé les étapes.

« C'est une chose admirable, écrit Mgr d'Hulst, que le travail de la grâce dans une âme fidèle, et quand ce travail se fait en outre dans un esprit vigoureux et cultivé, dans un cœur vaillant et tendre, il y a des merveilles à contempler qui consolent de bien des tristesses.» L'attitude de Thérèse sur les paliers mystiques du Carmel offre à notre ravissement cette vision idéale, ce pur et réconfortant spectacle. Dans sa pleine docilité aux prévenances divines, dans sa lumineuse compréhension de l'état monastique où elle s'engage avec une générosité qui n'admet point de partage

et ne s'accommoda jamais des demi-mesures, elle a évoqué l'anecdote et le mot de son enfance, où tient comme en abrégé toute son existence magnanime et conquérante :

« Un jour, Léonie se trouvant sans doute trop grande pour jouer à la poupée, vint nous trouver avec une corbeille remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garnitures, sur lesquels ayant couché sa poupée, elle nous dit : « Tenez, mes petite sœurs, choisissez ! » Céline regarda et prit un peloton de gance. Après un moment de réflexion, j'avantai la main à mon tour en disant : « Je choisis tout ! » et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie.

« Ce trait est le résumé de ma vie entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai

compris que, dans la sainteté, les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot, de choisir entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « Mon Dieu, de choisis tout ! je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez ! »

Se peut-il assentiment plus précis, adhésion plus complète, plus entière et plus large dans sa concision, que cette réponse à l'invitation du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive » ? Thérèse s'y retrouve, égale à elle-même, avec son besoin constant d'absolu en toutes choses. Il serait bien inutile, si l'on y réfléchit, de cher-

cher ailleurs ou plus loin la source rapide de ses progrès : le secret, dans son âme, de la floraison simultanée et de la maturité précoce, en fruits magnifiques, de toutes les vertus. Au service de Dieu, pour reprendre l'expression d'un grand philosophe contemporain, cette enfant a trouvé le point simple, le point fécond, harmonieux, universel. L'aimer, c'est-à-dire, sans en rien retenir, sans en rien réserver, conformer, de propos irrévocable et toujours en acte, sa volonté à la volonté de Dieu.

Relisons le texte d'Ollé-Laprune. Aussi bien, pouvons-nous le citer comme définissant, comme synthétisant, par une de ces rencontres glorieuses du génie, la « petite voie » sublime que les pas de Thérèse, sous la conduite de l'Esprit-Saint, nous ont ouverte et retracée :

« J'aime : je rendrai à celui que j'aime tous les services possibles, je ne négligerai, pour lui faire du bien et pour lui

faire plaisir, aucun détail ; je mettrai du prix aux plus humbles choses : cette fleur ou ce sourire dira beaucoup, sera beaucoup. Mais l'amour n'est attaché à rien de tout cela. Aussi voyez les suites. Si vous envisagez les choses du point de vue de l'amour, l'universalité du but souverain se conciliera avec l'infinie diversité des aptitudes ou des conditions. Et encore, le détachement intérieur et les ascensions mystiques se concilieront avec l'attention accordée à ce qui est corporel. Aimer, c'est la grande affaire, mais, parce qu'on aime, on prend garde aux moindres choses, et quand il le faut, on se passe de toutes. Alors on a un objet infini, Dieu, et l'on s'occupe des hommes, jusqu'à se dépenser, à se dévouer pour eux, jusqu'à leur donner tout son temps, tous ses soins, jusqu'à employer son esprit, son cœur, sa santé, sa vie, et sa mort même à les servir. On a la liberté de l'esprit, et on s'assujettit à la lettre. On a des

espérances éternelles, et on remplit ses devoirs d'état qui sont terrestres. On trouve que les œuvres sont d'une certaine manière insignifiantes, et que d'une autre manière elles ont de la valeur. On tient à s'acquitter de son mieux de toutes les occupations qui remplissent les journées, et on n'est jamais tenu par elles. Aimer est la grande affaire, l'unique affaire : de tout l'on s'aide pour aimer, et, si tout^h manque, on aime, et cela suffit.»

LES DERNIERS MOIS

Les jours de Thérèse étaient comptés. Ses forces déclinaient rapidement, sans que l'ombre de la mort ni les ténèbres intérieures qui continuaient de la submerger parvinssent à altérer son courage ou à voiler son sourire. Mais elle quittait de moins en moins sa cellule, heureuse d'y être seule et à distance, surtout pendant la nuit, afin qu'on ne l'entendit pas tousser. « Ainsi, confiait-elle, je ne dérange personne ; et puis quand je suis plainte et trop bien soignée, je ne jouis plus. »

Aux heures tièdes de la journée, s'il faisait beau, on l'installait sous les marronniers du jardin, dans le fauteuil qui avait servi à son père malade. Elle y donnait encore audience à ses chères novices, échangeant avec elles des propos

dont l'élévation et la sagesse laissaient bien loin derrière eux les entretiens du Portique. Elle interrompait, pour les recevoir, les dernières pages de l'Histoire de son âme, qu'elle traçait maintenant au crayon, n'ayant plus la force de tremper sa plume dans l'encrier. Depuis Pâques, ses sœurs et la plupart des religieuses ne cherchaient plus à se cacher la gravité de son état. L'imminence du dénouement inévitable planait sur la Communauté en deuil, pareille au vol circulaire de l'épervier qui resserre au dessus de sa proie les orbes de sa chute rapide. Mais, jusqu'au bout, la vaillance héroïque de Thérèse devait donner le change à l'aveuglement de celles dont la médiocrité obtuse avait réussi ce tour, vraiment inimaginable, de vivre neuf ans à ses côtés sans la comprendre, sans soupçonner sa valeur, et qui ne réalisaient même pas à quel point elle était physiquement atteinte et proche de sa

fin. Telle converse, infirmière improvisée, manifesta, en certaine circonstance, la pauvre idée qu'elle nourrissait de sa vertu. Un soir que la sainte, alléguant le danger d'accident et demandant pardon, avait doucement refusé d'un plat qui eût, à coup sûr, provoqué des vomissements, elle déclara sans ambage : « Je ne sais pourquoi on parle tant de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, elle ne fait rien de remarquable ; on ne peut même pas dire qu'elle soit précisément une bonne religieuse. » C'était faire montre de moins de sens que d'aigreur.

« Entendre dire sur mon lit de mort que je ne suis pas une bonne religieuse, prononça alors Thérèse, quelle joie ! » Elle en était arrivée à faire ses délices de l'humiliation, à savourer dans son renoncement continuel les fruits les plus amers. Depuis longtemps, elle était parvenue aux calmes régions de la paix. Elle touchait, aux confins de l'au-delà, la rive

silencieuse où vont s'éteindre les murmures de la terre, comme s'efface, en expirant sur le sable, l'ourlet des flots tranquilles. Elle habitait, au seuil du paradis, le lieu de son repos, et ces hauteurs sereines où tout ce qui n'est pas le Seigneur et son vouloir adorable n'atteint plus le cœur ravi et dépouillé. A cette altitude où l'a située l'abandon, résume en un mot saisissant M. Louis Théolier, « elle ne goûte plus un atome de plaisir, mais elle est établie dans le bonheur ! »

« Une fois qu'elle souffrait beaucoup, rapporte sa sœur Pauline, je pris l'Évangile pour lui en lire un passage, et je tombai sur ces mots : Il est ressuscité, il n'est plus ici, voyez l'endroit où on l'avait mis.

“ Oui, c'est bien cela, affirme Thérèse. Je ne suis plus, en effet, comme dans mon enfance, accessible à toute douleur : je suis comme ressuscitée, je ne suis plus au lieu où l'on me croit. Ma Mère, ne vous

faites pas de peine pour moi ; j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce... Mon cœur est plein de la volonté du bon Dieu. Ainsi, quand on verse quelque chose par dessus, cela ne pénètre pas à l'intérieur, c'est un rien qui glisse facilement, comme l'huile qui ne peut se mélanger avec l'eau. Je reste toujours, au fond, dans une paix intime que rien ne peut troubler. Il y en a qui prennent tout de manière à se faire le plus de chagrin. Pour moi, c'est le contraire. Je vois toujours le bon côté des choses. Si je n'ai que la pure souffrance, si le firmament est tellement noir que je ne vois aucune éclaircie, eh bien ! j'en fais ma joie.»

Elle dit encore : « Ma consolation, c'est de n'en pas avoir en ce monde. Quant à l'opinion des créatures, le bon Dieu m'a toujours fait la grâce d'y être absolument indifférente. Je n'attends de leur part aucune rétribution. C'est ailleurs que j'ai

fait mes placements : je fais tout pour le bon Dieu, comme cela, je ne puis rien perdre et je ne suis jamais déçue... S'il fallait que mon âme se laissât emporter par les sentiments de joie ou de tristesse qui se succèdent si vite ici-bas, ce serait un flot de douleur bien amer ! mais ces alternatives ne touchent que la surface. Ah ! ce sont pourtant de grandes épreuves :

« Je me sens bien exilée, le ciel est fermé pour moi ; et, du côté de la terre, c'est aussi la croix. Je vois bien qu'on ne me croit pas très malade, mais c'est Notre-Seigneur qui le permet ainsi : et puis, exhale-t-elle comme un soupir d'allègement, presque d'aise, qu'est-ce que cela fait ?

« Si je n'avais pas ce martyre, ces tentations contre la foi, qu'il est impossible de comprendre, il me semble que je mourrais d'allégresse à la pensée de quitter bientôt cette vallée de larmes.

Mais je ne désire pas plus mourir que vivre ; je laisse le bon Dieu choisir pour moi. C'est ce qu'Il fait que j'aime.»

Le silence que lui a enseigné l'Évangile demeure son attrait, sa grâce et son refuge. Elle garde son secret, fidèle à l'habitude longuement acquise de se dérober sous le voile de la sainte Vierge et de conserver, comme elle, beaucoup de choses « en son cœur ».. Elle se réclame sur ce point d'un exemple trop cher pour ne pas estimer qu'on ne saurait lui faire grief d'en agir de la sorte.

« Méconnus, jugés défavorablement, à quoi bon, explique-t-elle, raisonner, se défendre ? C'est si doux de se laisser juger n'importe comment ; cela fait tant de bien et donne tant de force de ne pas dire ses peines.» Elle le sait par expérience. Elle concède à la nature qu'une mortification est bien plus grande quand on la sait ignorée ; mais il lui suffit qu'elle soit plus méritoire, plus rédemptrice,

plus conforme aux leçons de la Crèche, du calvaire et de l'autel. Et semblable à l'agneau sacrifié, elle se livre, muette, aux glaives qui l'immolent. Oublieuse d'elle-même, jusqu'à ne penser qu'aux autres au milieu de ses délaissements les plus profonds, elle en cèle le mystère, dissimulant ainsi, sous les formes multipliées et radieuses de sa charité, les angoisses qui la pressent. Contre les doutes sans cesse ressurgis, elle érige sa foi aveugle, sa confiance éperdue ; et seule avec le Christ qui se tait dans la nuit accrue de son âme, elle se consume comme une lampe ardente aux pieds du Dieu caché.

Toujours reconnaissante et sensible au sourire de la nature, elle salua dès l'aube, avec une pieuse et tendre effusion, le retour de mai : « J'ai eu le cœur rempli de joie céleste aujourd'hui... J'avais tant prié la sainte Vierge, hier soir, en pensant que son beau mois allait commencer ! »

C'est à cette époque, et par ce mot, que Mère Agnès-de-Jésus commença elle-même de consigner, jour par jour, ses dernières paroles. Déjà elles tombaient de ses lèvres une à une, et de plus en plus nombreuses, comme les feuilles éparses dans les chemins pâlis du mélancolique automne, pendant qu'au dehors, le renouveau épanouissait en contraste l'étroit enclos du jardin, et, par delà les murs, toute la campagne reflourie de son enfance et de ses chers souvenirs. Ainsi conservées, elles forment le recueil le plus intime, le plus rare et le plus précieux. Elles constituent sur Thérèse le document par excellence et présentent, dans sa teneur exacte, le texte incomparable de son testament spirituel. De ces dires ultimes, il n'en est aucun qui ne soit frappé au coin héroïque de la « petite voie » et marqué du sceau de sa mission prochaine. Tous nous révèlent le fond magnifique de son âme, avec ce qu'il y avait de plus parfait et

de plus exquis dans sa façon d'être à Dieu. Il suffira désormais d'y puiser pour la voir, jusqu'au bout, telle qu'elle fut.

Aux approches solennelles de la mort, qu'elle domine si courageusement, sa force, sa grandeur est de rester petite. Chacun de ses propos montre à quel degré sublime de simplification surnaturelle elle avait mené ses pensées, ses sentiments et tous ses actes : « Quand j'aurais dû vivre quatre-vingts ans, dans plusieurs monastères, et chargée de responsabilités, je serais demeurée, je le sens bien, aussi petite qu'aujourd'hui... Mais, consent-elle, il faut pour cela se résoudre à être vraiment humble, toujours pauvre d'esprit ; et voilà précisément ce qu'hélas ! beaucoup d'âmes ne veulent pas pratiquer. »

Quelle juste vue de l'humaine nature ! Quel sens a Thérèse du perpétuel mensonge de l'orgueil et des fausses attitudes dont il provoque, inconsciemment par-

fois, et jusque dans le temple, la majesté divine. Elle disait : « Il me semble que l'humilité, c'est la vérité. Je ne sais pas si je suis humble, mais je sais que je vois la vérité en toutes choses. »

Ayant éprouvé et vécu sa doctrine de « l'Enfance spirituelle », elle en précise alors le salutaire enseignement : « Rester petit, c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père ; c'est ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor à Lui dans la main de son petit enfant, pour s'en servir quand il en a besoin. C'est encore ne pas s'étonner, ne pas se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal.

« Voyez ! ils ne cessent de déchirer, de casser, tout en aimant beaucoup leurs

parents. Ah ! quand je tombe ainsi, en enfant, cela me fait toucher du doigt mon impuissance et je me dis : Qu'est-ce que je deviendrais, qu'est-ce que je ferais, si je m'appuyais sur mes propres forces ? . . . Non, je ne puis m'appuyer sur rien, sur aucune de mes œuvres pour avoir confiance . . . Mais j'aurai le droit, sans offenser le bon Dieu, de faire jusqu'à ma mort de petites sottises involontaires, si je suis humble.

« Être petit, c'est enfin ne s'inquiéter de quoi que ce soit, ne point gagner de fortune. Même chez les pauvres on donne à l'enfant ce qui lui est nécessaire, mais aussitôt qu'il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : « Travaille maintenant, et vois si tu peux te suffire à toi-même.— Eh bien ! c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai jamais voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle du Ciel ! Je suis donc restée toujours petite, n'ayant

d'autre occupation que celle de cueillir des fleurs, les fleurs de l'amour et du sacrifice, et de les offrir au bon Dieu pour son plaisir.» Et autre part, faisant allusion à sa grande épreuve intérieure : « Pour moi, je n'ai de lumière que pour voir mon petit néant, mais cela me fait plus de bien que des lumières sur la foi... Je sens que cette grâce ne peut se rendre ; on éprouve une telle paix d'être absolument indigent et de ne compter que sur le bon Dieu.»

Cette dépendance absolue est la raison même de la confiance qui la jette sans retour dans les bras de l'Amour miséricordieux. Le sentiment de sa faiblesse lui fait tout attendre de la puissance divine, convaincue que le Seigneur se réjouit bien plus de ce qu'il opère libéralement dans une âme fervente, résignée à son dénuement, que de la création de millions de soleils et de l'étendue des cieux. Avec une mémoire extraordinaire

des textes sacrés, qu'elle cite en abondance, et une pénétration manifeste des Écritures qui prouve à quel point l'Esprit-Saint vivait en elle et la guidait sans intermédiaire, elle fondait son assurance sur ces passages de l'Ecclésiastique :

« Il est tel homme manquant de force et abondant en pauvreté, et l'œil de Dieu l'a regardé en bien, et il l'a relevé de son abjection, et il a élevé sa tête ; beaucoup s'en sont étonné et ont honoré le Très-Haut. . . .

Confie-toi en Dieu et demeure à ta place, car il est facile au Seigneur d'enrichir tout d'un coup le pauvre. Sa bénédiction se hâte pour la récompense du juste, et en un instant rapide il fait fructifier ses progrès. »

Elle l'appuyait surtout sur cette affirmation des Psaumes : « Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de nous ! »

Après avoir considéré une image représentant Notre-Seigneur avec deux enfants, dont le plus jeune est blotti tout contre son épaule, elle déclare en ce sens : « Moi, je suis ce tout petit qui est monté sur les genoux de Jésus, qui lève vers lui son visage, et l'embrasse sans rien craindre. L'autre ne m'agrée pas autant, il se tient comme une grande personne, sur la réserve... »

Et dans l'Évangile, qu'elle scrutait — selon son expression — pour y surprendre le caractère du bon Dieu, il n'est pas jusqu'à l'attribut de la justice souveraine qui ne lui paraisse, à l'égard des humbles, revêtue de mansuétude et d'indulgence.

« Cette justice qui effraie tant d'âmes, affirme-t-elle, fait encore le sujet de mon espoir et de ma joie. Être juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité envers les coupables ; c'est aussi reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. De quoi aurais-je donc peur ? Le bon Dieu

qui daigne remettre si largement ses fautes à l'enfant prodigue, ne doit-il pas de même être juste envers moi qui suis toujours avec lui ? Oui, j'espère autant de la justice de Dieu que de sa bonté infinie ; c'est parce qu'il est juste, qu'il est doux et rempli de clémence, lent à punir et prodigue de pardon. Car il prend en considération notre fragilité, il se souvient que nous ne sommes que cendre et poussière.»

Elle disait donc en connaissance de cause : « Ce qui plait au bon Dieu dans ma petite âme, c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde. Je compte sur Lui ! » Ainsi, comme le remarque saint Thomas, l'humilité véritable et parfaite marche de pair avec la magnanimité. Dans ses abaissements, elle est intrépide, résolue, active, entreprenante, audacieuse et hardie. « Force même de Dieu », pour reprendre un terme

de saint Paul, l'énergie de Thérèse n'eut pas d'autre source, elle ne s'explique et ne se comprend pas autrement.

Telles sont, en raccourci, sous les formes toujours à portée qu'elle affectionnait, les simples données de sa petite « voie d'Enfance ». Le désintéressement généreux de l'amour qui s'immole, se dévoue, s'abandonne et s'oublie, la dépendance soumise, confiante et joyeuse de l'enfant qui s'en rapporte uniquement à la munificence gratuite mais infinie du Père céleste ; tout est là, avec son mode de sainteté, ses moyens de perfection, l'énoncé de son mandat et la valeur inspirée du message qu'elle nous a transmis, et dont elle a pu dire : « C'est Jésus seul qui m'a instruite. Aucun livre, aucun théologien ne m'a enseignée, et pourtant je sens, au fond du cœur, que je suis dans la vérité ! »

Le dix-huit mai, dispensée des exercices, relevée de toute fonction, elle se trouva en face de la réclusion définitive,

sans autre emploi que celui de souffrir à l'écart, en attendant sa fin. Elle pense alors avec douceur que sa disparition ne causera aucun dérangement quelconque dans la communauté. C'est le moindre de ses soucis de paraître désormais devant les Sœurs comme un membre de rebut. Elle est heureuse au contraire d'en être, même physiquement, à la dernière place où se hâte de courir l'effacement méritoire et volontaire des saints, suppliant tout au plus qu'on ne l'exempte point de la récitation de l'Office des Morts, puisque c'est le peu qu'elle soit encore capable de faire pour les âmes des carmélites qui peuvent être en purgatoire. Elle ne s'afflige pas davantage de prendre des remèdes dispendieux, persuadée, à l'exemple de sainte Gertrude, que tout sera à l'avantage de ceux qui les lui procurent. Quant à l'inutilité des médicaments pour sa guérison, elle s'est de longue date arrangée avec le bon Dieu, afin qu'il en

fasse profiter de pauvres missionnaires qui n'ont ni les moyens ni le loisir de se soigner, et elle demande dans la simplicité grandiose de son cœur que toutes les prières offertes à son intention soient appliquées aux pécheurs. Lorsqu'une pâleur soudaine ou le brusque éclat de la fièvre trahit son épuisement, elle avoue parfois en souriant qu'elle n'en peut plus ; mais elle ne reste guère oisive, pour autant. Si l'on s'en étonne tout haut, elle répond d'une voix posée, en levant ses yeux purs : « J'ai toujours besoin d'avoir de l'ouvrage sous la main ; comme cela, je ne suis pas préoccupée et je ne perds jamais mon temps. » Elle s'applique surtout extérieurement à ne pas faire porter aux autres les maux qu'elle endure. Loin de se plaindre, elle se soumet de bonne grâce à vingt traitements douloureux qui aggravent ses souffrances au lieu de la soulager, subissant de la sorte, inaltérable et reconnaissante, un surcroît de

tortures presque quotidien : vésicatoires, révulsifs, inhalations, que sais-je ? et jusqu'à cinq cents pointes de feu en une même séance. A la désagrégation profonde et lancinante de son organisme, s'ajoute ainsi les meurtrissures de son pauvre corps exténué et l'extrême fatigue de ses membres sous la robe de grosse bure, de poids très lourd et de coupe lamentable, qu'on lui avait donnée à Noël 1896 et dont elle disait, avec un brin d'humour entendu et charmant : « D'ennui, qu'elle m'aille si mal ? Pas l'ombre ! Pas plus que si c'était celle d'un Chinois, là-bas, à deux mille lieues de nous. »

Si la doctrine d'un homme se prouve par sa patience, ainsi que l'atteste le livre des Proverbes, l'endurance de Thérèse présente alors une garantie indubitable de la sienne. Dans cet état d'accablement et sous l'assaut des pires épreuves, elle se montre d'une égalité invincible et ra-

dieuse. Toutes les dépositions témoignent, à cette époque, de son expression de joie ravie. Elle paraissait rayonnante et comme transfigurée. Les moins averties s'y méprenaient et, par moments, la croyaient sauvée, en train de se rétablir. Hélas ! l'heure était proche où elle dirait : « Quel courage il me faut pour faire un signe de croix... Je n'ai plus que les mains de libres. »

Au commencement de juin, elle profita de la présence simultanée de ses trois sœurs pour leur faire ses adieux. Son affection s'y allie à une lumineuse et touchante sagesse. Elle parle de sa mort comme d'une fête : « O mes petites sœurs, que je suis heureuse ! Je vois que je vais bientôt m'en aller. J'en suis certaine maintenant. Ne vous étonnez pas si je ne vous apparais pas après ma mort et si vous ne voyez rien d'extraordinaire au moment même, comme signe de mon bonheur, sachant que ce ne serait

pas dans l'esprit de ma « petite voie ». Vous vous rappellerez que j'ai plus désiré ne pas voir le bon Dieu et les saints sur la terre, et rester dans la nuit de la foi, que d'autres ne désirèrent tout voir et tout comprendre.

— Les anges viendront pourtant vous chercher, dit Sœur Geneviève de la Sainte-Face (Céline).

« Je ne crois pas que vous les voyiez, reprend Thérèse, mais cela ne les empêchera pas d'être là... Ne vous faites pas non plus de peine si je souffre beaucoup. Notre-Seigneur est bien mort Victime d'amour ; de plus, il jouissait de toutes les délices de la Trinité, et cependant, voyez quelle a été son agonie ! C'est un mystère, mais je vous assure que j'en comprends quelque chose, par ce que j'éprouve moi-même.

« Je ne sais pas si j'irai en purgatoire, je ne m'en inquiète pas du tout ; je serai toujours contente de la sentence du

bon Dieu. Je ne regretterai jamais d'avoir travaillé uniquement pour lui faire plaisir et sauver des âmes. Que cela me fait du bien de savoir que notre Mère sainte Thérèse pensait ainsi ! Non, je n'aurais pas voulu ramasser une paille dans le but d'éviter le purgatoire. Si j'y vais, eh bien ! je me promènerai au milieu des flammes, comme les trois Hébreux dans la fournaise, en chantant le cantique de l'Amour...

« Je souhaite toutefois volontiers d'avoir une belle mort pour vous être agréable, et je le demande à la sainte Vierge... C'est à elle de voir afin de ne pas forcer le bon Dieu à m'exaucer, pour le laisser faire en tout sa volonté... Mais enfin, si vous alliez me trouver morte un bon matin comme celui-ci, c'est qu'il sera venu me prendre tout simplement. Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les Sacrements, cependant, lorsque le bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand

même. Tout est grâce.» Tout est grâce : Mot sublime, et l'un des plus beaux qu'elle a prononcés !

Douce émule, dans sa tendresse pour les siens, du bienheureux Théophane Vénard, dont elle disait : « Mon âme ressemble à la sienne. Moi aussi, j'aime beaucoup ma famille. Je ne comprends pas les saints qui n'aiment pas leur famille ! » — Elle eut pour chacun de ses proches, au cours de sa maladie, des paroles ravissantes. Par exemple, à Pauline (Mère Agnès de Jésus) :

« Que je serais dépaycée au ciel, si je ne savais y rendre de menus services sur la terre à ceux que j'aime. Pour vous, ma petite Mère, tout ne pourra même pas vous servir. Il y en aura beaucoup pour vous réjouir.»

A Marie (Sœur Marie du Sacré-Cœur), qui lui dit un jour : — Le chagrin que j'aurai quand vous ne serez plus là me jette par avance dans une sorte de pros-

tration ; si je m'écoutais, je ne parlerais dorénavant à personne ! Thérèse répond :

« Ce ne serait pas selon la loi évangélique. Dans n'importe quelle circonstance, il faut se faire tout à tous. Oh ! non, vous verrez, ce sera comme une pluie de roses. Oui, je ferai tomber une pluie de roses. . . »

Les lignes tracées à l'intention des absents, qu'elle n'a garde d'oublier, sont du même or incandescent. Le billet par lequel elle prend congé de Léonie (Sœur François-Thérèse, visitandine à Caen), se termine comme suit : « Tu demandes qu'au ciel je prie pour toi le Sacré-Cœur. Sois sûre que je ne manquerai pas de faire tes commissions. . . Adieu, ma petite sœur chérie ! Je voudrais que mon entrée là-haut te remplît de joie, puisque je pourrai plus que jamais te prouver ma tendresse. »

Et voici la conclusion de la dernière lettre adressée à l'oncle Guérin, son

tuteur et second père : « Mes sœurs, je le sais, vous ont entretenu de ma gaîté. C'est vrai que je suis comme un pinson, excepté quand j'ai la fièvre ; heureusement, elle ne vient me visiter que le soir, à l'heure où les pinsons sommeillent, la tête cachée sous l'aile ! Je ne serais guère aussi joyeuse, si le bon Dieu ne me montrait que l'unique bonheur sur la terre c'est d'accomplir sa volonté. Adieu ! mes chers parents, je ne vous dirai que rendue au ciel toute mon affection, lorsqu'au lieu de lire quelques lignes que je trace d'une main tremblante, vous sentirez mon âme auprès de la vôtre. »

La réponse à cette lettre n'est pas moins vibrante d'émotion sincère et mérite d'être en partie citée.

« Ta lettre, disait M. Guérin, a mouillé mes yeux de pleurs. Une foule de sentiments divers les provoquaient : la fierté d'avoir une telle fille d'adoption ; l'admiration d'un si grand courage et d'un si

grand amour pour Dieu, et, je ne puis te le cacher, ma chérie, la tristesse dont la nature ne peut se défendre en face d'une séparation qui lui paraît sans retour... Tu étais la petite perle, tard venue, de ta bonne mère ; tu étais la « petite reine » de ton vieux père, et tu es le fleuron le plus beau de cette couronne de lys qui m'entoure... Petite âme privilégiée qui as vu le buisson ardent depuis ta tendre enfance, qui a été fascinée par son éclat, tu t'en es tellement approchée, que tu vas bientôt te trouver confondue avec lui... Adieu ! mon enfant bien-aimée ! Ton souvenir ne nous quittera jamais, et j'espère que tes prières me vaudront d'être réuni à tous les miens dans le séjour éternel.»

On devine d'où lui venaient alors, en gerbes plus abondantes, les fleurs qu'elle aimait tant ; les fleurs qui, à l'égal des oiseaux, des papillons et des étoiles, peuplaient ses rêves de tout ce qui donne

ici-bas son parfum, son chant, sa poésie ou sa clarté, de tout ce qui lui semblait être en ce monde comme les vestiges du paradis perdu ! Elle dit un jour, avec ce sentiment exquis et fraternel qui l'apparente à saint François d'Assise :

« Vraiment ce n'est pas difficile de se croire dans l'exil sur la terre, tant de choses nous le rappellent. Ainsi, lorsqu'on passe dans le jardin auprès des petits oiseaux, ils s'envolent, ils ont peur ! C'est triste de faire peur aux petits oiseaux... »

Toute la nature servait encore les prévenances divines à son égard, et les lui remettait constamment sous les yeux. Une fois, comme elle revenait du préau, doucement soutenue par Pauline, elle s'arrêta à contempler une petite poule blanche qui tenait ses poussins abrités sous ses ailes. Ce tableau gracieux la remua jusqu'aux larmes, et, se tournant vers sa sœur qui l'interrogeait, elle ré-

pondit : « Je ne puis rester davantage, ni vous répondre à l'instant, je suis trop émue ; rentrons vite... » Et dans sa cellule, elle pleura longtemps sans pouvoir articuler une seule parole. Enfin elle ajouta :

« Je pensais à Notre-Seigneur, à l'aimable comparaison qu'il a prise pour nous faire croire à sa tendresse. Toute ma vie, c'est cela qu'il a fait pour moi : Il m'a entièrement cachée sous ses ailes ! Je ne puis rendre ce qui s'est passé dans mon cœur. Ah ! le bon Dieu fait bien de se voiler à mes regards, de me montrer rarement, et comme à travers les barreaux, les effets de sa miséricorde. Je sens qu'il me serait impossible d'en supporter la douceur... Lorsque je pense à toutes les grâces que j'ai reçues, je me retiens pour ne pas verser sans cesse des larmes de reconnaissance.

« Ma Mère, confiait-elle encore, je suis profondément touchée des délicatesses

du bon Dieu pour moi ; à l'extérieur, j'en suis comblée, et cependant je demeure dans les plus noires ténèbres. Je souffre beaucoup ! oui, beaucoup... mais avec cela, je suis dans une paix étonnante : toutes mes espérances ont été réalisées. Je suis pleine de confiance. Ah ! dès à présent, je le reconnais ; oui, le Seigneur fera pour moi des merveilles qui surpasseront infiniment mes immenses désirs ! »

Au sein de l'agonie morale, étreinte par le flot montant de la douleur qui l'assiège de toute part avec l'impétuosité envahissante des grandes eaux, elle exalte ainsi la bonté de Dieu et prend de plus en plus fortement conscience de son destin d'outre-tombe. Des privilèges dont elle se sait favorisée, comme de la vocation particulière dont elle se déclare investie, elle proclame hautement que l'Esprit souffle où il veut, faisant entendre sa voix, sans que l'on sache d'où il vient, ni où il va ! Et dès lors, sous l'impulsion

divine qui la meut, se multiplient les recommandations suprêmes et s'accroissent l'annonce prophétique de sa mission posthume. Qui n'admettrait déjà, devant la fermeté et la calme assurance de ses affirmations, qu'elle ne lui soit révélée d'en-haut ?

De si loin que ce fût, elle continuait d'exercer au profit des âmes dont elle avait la charge sa clairvoyance et son zèle. Le 30 juin, elle rentra péniblement du parloir où elle venait, pour la dernière fois, d'accompagner ses sœurs. Elle s'y était d'ailleurs effacée comme d'habitude, laissant parler les autres, et fit plus tard cette réflexion : « Quels contrastes il y a dans mon caractère ! Comme j'étais intimidée, cet après-midi, au parloir ! Et pourtant, j'ai dû, presque aussitôt après, reprendre très sévèrement une novice ; je ne me reconnaissais pas. » A la suite de circonstances analogues, elle remarquait, dans le même sens :

« J'ai beaucoup combattu, je suis bien fatiguée ; mais je ne crains pas la guerre, je n'y suis pas moins en paix qu'à l'oraison. Je l'ai dit : Je tomberai les armes à la main. C'est la volonté du Seigneur que je lutte jusqu'à la mort. . . Aussi la maladie n'a pu m'abattre ; car je ne suis pas un soldat qui a guerroyé avec des armes terrestres, mais avec le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu. » (Éphes., VI, 17.)

En vraie carmélite, sous l'égide du Dieu des armées, Thérèse, on le voit, ne se désiste ni de son rôle, ni de sa veille stratégiques. A la sûreté du coup d'œil, elle ne cesse de joindre la promptitude de l'offensive. Enfant de lumière, éprise et possédée de la vérité qui délivre, elle n'admet au service de Dieu ni prétextes, ni subterfuges. Elle dénonce et sabre impitoyablement les compromis, les alliances subtils ou grossiers qui ternissent les intentions, poursuivant jusque dans

les retranchements les plus secrets du « moi haïssable » les recherches insidieuses dont s'aveugle et se leurre une vaine piété. La prudence de ses conseils ne se montre nulle part plus pénétrante et avertie qu'au sujet de ses lettres aux deux missionnaires avec qui on la savait en relation. Aussi bien, est-ce finalement l'avis donné à ce propos qu'il importe surtout d'en retenir. Elle prévient qu'après sa mort, nombre de jeunes prêtres solliciteront du Carmel les mêmes faveurs épistolaires, et met en garde là-contre. Elle y voit, dans la plupart des cas, une distraction superflue, un embarras pour le moins futile et parfois dangereux, qu'elle ne craint pas de signaler :

« Ma Mère, insiste-t-elle, ce que je viens de vous dire est très important, ne l'oubliez pas plus tard. N'importe laquelle écrirait ce que j'écris et recevrait les mêmes compliments, la même confiance. C'est par la prière et par le sacri-

fice que nous pouvons seulement être utiles à l'Église. La correspondance doit être extrêmement rare, et il ne faut pas la permettre du tout à certaines religieuses qui en seraient préoccupées, croiraient accomplir des merveilles, et ne feraient en réalité que se donner du mal et tomber peut-être dans les pièges du démon. Au Carmel, il ne faut pas fabriquer de fausse monnaie pour acheter les âmes. Et bien souvent, les belles paroles que l'on écrit et les belles paroles que l'on reçoit ne sont que cela : un monnayage et un échange de pièces fausses.»

Toujours semblable à elle-même, constamment véridique et ingénûment sincère, Thérèse n'estime encore et ne recommande rien tant que l'absolue franchise, sans mélange d'artifice : celle qui, spontanément jaillie du cœur et de la pensée, exclut l'étude et la pose. Elle stigmatise et réproouve sur ce point tout ce qui sent l'apprêt, le décor, les feux de la

rampe, le spectacle. Ces mises en scène, ces « montages » de théâtre compliqués de diplomatie lui répugnent et ne sont pas son fait. Comme on lui suggère, un jour, de dire au médecin qui la soignait quelques mots choisis d'édification : « Ah ! proteste-t-elle, ce n'est point ma manière à moi ! Que le docteur pense ce qu'il voudra ; je n'aime que la simplicité, j'ai horreur du contraire. Et faire ce que vous désirez, je vous l'assure, serait mal de ma part. . . Ma Mère, quand je ne serai plus là, si vous voulez témoigner ma reconnaissance à M. de Cornière, vous lui peindrez une image avec ces paroles : « Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Sentant la mort en marche à pas distincts, sous le poids croissant de ses maux, la chère malade pensait que ce n'eût pas été trop tôt la munir des derniers secours et souhaitait beaucoup qu'on lui donnât l'Extrême-Onction. Le Supérieur de la

Communauté, venu la voir sur l'entre-faite, la trouva cependant à son ordinaire, si calme, si paisiblement aimable et joyeuse, qu'il ne fut plus question de l'administrer pour le moment. Mère Agnès de Jésus lui fit ensuite remarquer combien peu elle savait s'y prendre pour obtenir ce à quoi elle tenait davantage. « Que voulez-vous ! répondit Thérèse. Je ne connais pas le métier ! »

On l'avait, le 8 juillet, descendue à l'infirmerie. Des complications, des hémoptysies de plus en plus fréquentes menaçaient de l'emporter à l'improviste. C'est avec regret mais sans illusion qu'elle quitta sa cellule, sachant bien qu'elle ne devait jamais la revoir. Elle y avait tant souffert ! Elle aurait été heureuse d'y rendre son dernier soupir. En pénétrant dans la pièce qui allait abriter son agonie, ses yeux se posèrent sur la Vierge du Sourire qui, enfant, l'avait miraculeusement guérie. Jamais

elle ne lui parut si belle, plus accueillante et douce, sous le charme évoqué de la vision d'antan. Aujourd'hui, toutefois, c'était la statue, rien que la statue. Il n'y avait plus de miracle, il n'y avait plus de guérison pour la petite reine des Buissonnets. Vous souvient-il ? Était-ce pourtant si loin ! Mais « tout passe en ce monde mortel, même la petite Thérèse ». Maintenant « c'est Jésus qui a fait sa couronne » et la veut avec lui dans les jardins du ciel. Déjà s'achève le rapide voyage dont elle avait rêvé au bord de la mer, devant le sillon d'or tracé par le soleil sur les flots éblouis. Elle touche le port où le Maître l'attend. Voici bientôt l'ineffable rencontre, le terme radieux du chemin au bout duquel « elle va tomber entre ses bras ». Physiquement elle défaillit. L'oppression est extrême. Il faut la soutenir pour regagner sa couche. Mais son âme reste la même d'endurance sublime. « Est-ce possible, soupire-t-elle,

que je meure dans un lit !... Quel bonheur j'aurais eu, par exemple, à combattre au temps des croisades, ou plus tard, à lutter contre les hérétiques. Allez ! je n'aurais pas eu peur du feu ! » Puis, en regardant ses mains diaphanes : « Je deviens squelette. Voilà qui me plaît ! » Qu'éprouve-t-elle, sinon de la joie, en voyant son pauvre corps, qui l'a toujours gênée comme une entrave, en voie de destruction et prêt à rompre ses liens ? *Cupio dissolvi et esse cum Christo !* disait aussi saint Paul.

La flamme de son cœur demeure sans fléchissement. Thérèse envisage sa fin prochaine avec cette énergie lucide et cette émouvante égalité que rien ne déconcerte. Elle dit comment sa vie spirituelle de malade se résume entièrement à s'abandonner, à souffrir de minute en minute, dans la disposition d'un petit enfant qui ne s'inquiète pas de ce qu'on fera de lui, et à se départir encore de ses

mérites pour le bien des âmes, « afin de jeter des roses à tout le monde, justes et pécheurs ». Elle ne voudrait pas moins souffrir, ni présumer de ses forces en demandant des souffrances plus grandes. Le Seigneur pourvoit à son courage, et s'il intensifie la douleur, il augmentera en même temps sa patience. A chaque instant suffit son épreuve. Tantôt n'est plus. Quant à scruter les peines à venir, c'est se tourmenter à néant, se morfondre à vide et comme se mêler de créer. « Pour nous qui courons dans la voie de l'amour, précise Thérèse, il ne faut jamais nous préoccuper de rien. Cependant, implore-t-elle, priez pour moi : souvent, lorsque je supplie le Ciel de me secourir, c'est alors que je suis le plus délaissée. »

— Et dans ces moments-là, lui demandait-on, que faites-vous pour garder contenance ?

« Je me tourne vers le bon Dieu, vers tous les bienheureux, et je les remercie quand même ; je crois qu'ils veulent voir jusqu'où je pousserai ma confiance... Mais ce n'est pas en vain que la parole de Job est entrée dans mon cœur : « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais encore en lui ! » Je l'avoue, j'ai été longtemps avant de m'établir à ce degré ; maintenant j'y suis, le Seigneur m'a prise et m'a posée là ! »

L'ENFANCE SPIRITUELLE

Si peu didactique de genre et d'allure que soit un récit, il convient, au point où nous a amené le nôtre, d'en tirer la leçon pratique et l'utile conclusion.

Déjà saint Augustin disait : « N'hésitons pas à suivre ceux que nous sommes heureux d'exalter. » Et depuis, l'Église n'a cessé, dans son magistère ex cathédra, de reprendre ce langage. C'est toujours ce qu'elle fait entendre *urbi et orbi* lorsqu'elle confère aux Serviteurs de Dieu le suprême honneur des autels. Par le culte public qui leur est ainsi décerné, elle ne rend pas moins hommage à l'influence de leurs vertus qu'à la puissance de leur intercession. Elle veut que les fidèles se réclament à la fois de leurs exemples et de leur céleste crédit. Elle nous les donne en même temps pour

avocats et pour guides, pour protecteurs et pour modèles.

Cette intention revêt une évidence et un éclat particuliers lorsqu'il s'agit de notre sainte. La teneur de sa mission ; l'étendue de son rôle ; le rayonnement de sa doctrine de la voie d'Enfance, si largement ouverte aux petites âmes « dont le nombre est bien grand sur la terre » ; sa méthode simple, lumineuse, accessible et proposée à tous « d'aimer le bon Dieu comme elle l'a aimé elle-même » accentuent ce dessein et en prolongent singulièrement la portée. Telle qu'elle est apparue et telle que le monde la verra désormais, avec ses fleurs dans les bras, Thérèse de l'Enfant Jésus renouvelle et perpétue, dans une sphère plus haute, le miracle des roses de sainte Élisabeth de Hongrie. Aux pauvres avoués ou trop fiers que nous sommes, aux indigents de la grâce, aux miséreux de l'ordre surnaturel, elle apporte et distribue l'aliment de l'esprit :

car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui tombe de la bouche de Dieu. Au témoignage du Pape qui l'a glorifiée, elle s'est faite pour nous comme la voix même du Seigneur, miséricordieuse et secourable. C'est son destin dans le besoin de ces temps, à une époque particulièrement malheureuse et dénuée du nécessaire, de nourrir la multitude dont le Christ a pitié.

« Que veut-elle désormais pour tous, disait, en effet, Pie XI, au lendemain de la béatification, sinon le fruit spirituel que le bon Dieu a désiré en suscitant cette beauté devant nos yeux ; c'est-à-dire que, de la joie, nous passions à l'imitation de Celle que nous fêtons avec tant d'allégresse ?

« Car, en vérité, le bon Dieu nous dit bien des choses par Elle, qui fut comme sa parole vivante.

« Il nous dit quelles sont les vraies, les grandes valeurs à ses yeux ; ce ne

sont pas les grandeurs extérieures et les pompes du monde, ni les trésors de la terre, ni aucun des biens d'ici-bas qui sembleraient devoir nous suffire. Le trésor, le vrai trésor est au dedans de nous, c'est dans notre cœur que Dieu le cherche : trésor d'humilité et de charité, trésor des vertus efficaces parce que chrétiennes, amour de Dieu qui est mort pour nous, amour de nos frères pour qui ce Dieu a voulu mourir. Tout cela, le monde l'ignore et le méprise. Et pourtant, tout cela représente le vrai bien de l'âme qui s'oublie elle-même devant Dieu, pour tout voir dans sa lumière, pour tout espérer de lui, moyennant la consécration chrétienne de toute la vie à la volonté divine, quelque forme que prenne cette volonté et de quelque manière qu'elle se manifeste.

« Telle est la plus belle leçon que la petite Thérèse nous donne. Plaire au bon Dieu, aimer le bon Dieu, lui plaire et

l'aimer en faisant sa volonté. Et cela peut se réaliser parmi les bruits du monde comme dans le silence du cloître. Il est indifférent que vous soyez riche, intelligent, que vous ayez de vastes ressources de volonté et d'esprit. C'est dans ces biens, sans doute, que l'on chercherait sa consolation si l'on réglait sa pensée sur le cruel jugement du monde ; mais la Bienheureuse nous dit, Elle, ce qui compte devant le bon Dieu, ce que tous sont en état de lui offrir. Elle nous dit que tous peuvent se présenter devant lui, riches de la paix du cœur, l'âme pleine de sentiments sincères, pratiquant le saint abandon à son vouloir adorable. Cet abandon amoureux, c'est bien celui de l'enfant dans les bras de son Père.»

« Oui, a déclaré le même Pontife, Dieu nous dit, et la petite Thérèse avec lui, qu'il est une chose, sinon plus grande, du moins aussi grande que l'action et la puissance du génie, une chose qui, devant

Dieu, est aussi précieuse que les hautes qualités de sagesse et d'organisation, si efficaces pourtant dans l'apostolat chrétien : c'est l'humilité, la douce et sincère humilité du cœur, la fidélité totale au devoir d'état, quel qu'il soit, en quelque sphère et à quelque degré de la hiérarchie humaine que Dieu nous ait placés et appelés à travailler, la disposition à tous les sacrifices, l'abandon confiant dans la main et le cœur de Dieu, et par-dessus tout, la charité vraie, le réel amour de Dieu, la tendresse véritable pour Jésus-Christ, répondant à la tendresse qu'il nous a lui-même témoignée. C'est là une voie qui, sans permettre à chacun d'atteindre les sommets auxquels le Saint-Esprit a conduit Thérèse, est non seulement possible, mais facile pour tous. Comme l'observe saint Augustin, tout le monde ne peut pas prêcher et faire des œuvres sublimes. Mais qui donc est incapable de prier, de s'humilier et

d'aimer? Tel est l'enseignement que nous offre Thérèse, afin que nous puissions élever nos aspirations à la perfection de la vie chrétienne.»

Qui ne voit dès lors qu'au service de Dieu, conséquemment à l'économie de la grâce, multiforme et variée comme celle de la nature, l'infini de petitesse rejoint encore l'infini de grandeur? Qui n'admettrait déjà qu'en canonisant Thérèse, l'Église a posé sur sa doctrine, non moins que sur ses vertus et ses miracles, le sceau de l'authenticité? Il semble de nouveau que l'on entende Pascal, lorsqu'il remarque que la Sagesse incréée nous envoie à l'enfance : *Nisi efficiamini sicut parvuli*...

Pie XI, évoquant à son tour Dante et Manzoni, s'exprime dans le même sens quand il affirme qu'il suffit de lire la vie de Thérèse, fût-ce dans un récit abrégé, pour se sentir le droit de dire d'elle, en empruntant l'expression du divin poète, qu'elle

est cette chose descendue des cieux afin de nous montrer un prodige : *Cosa venuta di cielo in terra a miracolo mostrare.*

Or ce prodige, ajoute-t-il, est plein d'enseignements aussi propres à glorifier le Très-Haut qu'ils nous sont profitables : « Le même Dieu qui lance dans l'espace, réglées avec une harmonie merveilleuse, les masses imposantes des mondes, taille aussi, dans le secret de la roche, les facettes des cristaux, qui ne disent pas moins éloquemment la perfection de sa sagesse ; la même main qui suscite les géants de la vie, sur la terre et dans les océans, forme également les invisibles organismes des infiniment petits.

« Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Pour nous en tenir aux derniers centenaires, le même Dieu qui suscite les géants de la sainteté et de l'apostolat que furent saint Ignace et saint François-Xavier, derrière lesquels se dressent, tou-

jours resplendissantes à l'horizon de la vie spirituelle, les figures incomparables de Pierre et de Paul, d'Athanase, de Chrysostôme, d'Ambroise et de Charles-Borromée, le même Dieu se révèle aujourd'hui à nous comme celui qui, avec un amour infini, a formé dans le secret, telle une miniature exquisement fine de sainteté parfaite, cette tout humble, toute petite et virginale enfant. Reconnaissons ici le même procédé auquel Dieu se plaît à recourir dans l'ordre naturel, ainsi que l'a chanté le poète chrétien dont nous célébrerons bientôt le cinquantenaire : « Dieu fait surgir de nos champs l'épi nourricier et le lin pour nous vêtir ; il répand dans les plantes des essences guérisseuses. C'est lui qui a créé le pin qui brave les vents et le saule que courbe la main, le sapin qui résiste aux hivers et le peuplier qui ne craint pas les eaux, et c'est lui aussi qui fait naître la fleur dont le fin tissu étale pour lui seul la ma-

gnificence de son coloris, qui exhale vers le ciel les parfums de son calice et qui meurt en silence.» Cette fleur silencieuse, ce tissu aux teintes resplendissantes, ce parfum qui se répand au large, cette beauté qui ne se montre qu'au regard de Dieu, n'est-ce pas la petite Thérèse de l'Enfant Jésus ? »

Devant cette exposition magistrale et ce commentaire inspiré, on comprendra que nous ayons d'abord voulu, pour ce chapitre, nous en tenir aux sources infailibles de l'autorité souveraine, seule en mesure d'interpréter sans appel le message de la nouvelle sainte. Des échos qu'on en saurait recueillir, il n'en est pas d'aussi fidèle à ses propres paroles, ni d'aussi conforme aux termes mêmes de sa promesse.

Elle disait : « Les grands saints ont travaillé pour la gloire de Dieu, mais moi, qui ne suis qu'une toute petite âme, je travaille pour son unique plaisir. Je

veux être, dans la main du bon Dieu, une fleur, une rose inutile dont la vue et le parfum lui soient pourtant comme une petite joie de surplus.»

Elle disait : « Le Seigneur n'a pas besoin de nos œuvres, il ne demande pas de nous des actions éclatantes ; il ne réclame que notre amour... Ah ! s'il fallait faire de grandes choses, combien nous serions à plaindre ! Mais que nous sommes heureux, puisque Jésus se laisse entraîner par les plus petites.»

Elle disait : « Oh ! non, la sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste en une disposition du cœur qui nous rend humbles et petits entre les mains de Dieu, conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père.

« Parfois, lorsque je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite ; je ferme le savant

livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Écriture sainte. Alors, tout me paraît lumineux, une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile ; je vois qu'il suffit de reconnaître son néant, et de s'abandonner comme un enfant entre les bras du bon Dieu. Lais-sant aux grandes âmes, aux esprits sublimes, les beaux livres que je ne puis comprendre, encore moins mettre en pratique, je me réjouis d'être petite, puisque « les enfants seuls et ceux qui leur ressemblent seront admis au Banquet céleste. »

« Heureusement que le royaume des cieux est composé de plusieurs demeures ! car, s'il n'y avait que celles dont la description et le chemin me semblent incom-préhensibles, certainement je n'y entre-raïs pas. . . Mais s'il y a la demeure des grandes âmes, celles des Pères du désert et des martyrs de la pénitence, il y aura

aussi celle des petits enfants : notre place est gardée là.»

Elle disait : « Dans ma petite voie, il n'y a que des choses très ordinaires. Je ne suis qu'une toute petite âme que le bon Dieu a comblée de grâces, pour moi et pour bien d'autres. Tout ce que je fais, il faut que les petites âmes puissent le faire :

« Je sens que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime... de donner aux âmes ma petite voie de confiance et d'abandon. Je veux leur indiquer les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices, le prendre par des caresses. C'est comme cela que je l'ai pris, et c'est pour cela que je serai si bien reçue ! »

Elle disait enfin : « Mes protecteurs au ciel et mes privilégiés sont ceux qui l'ont volé, comme les saints Innocents et le

bon larron. Les grands saints l'ont gagné par leurs œuvres ; moi, je veux imiter les voleurs, je veux l'avoir par ruse, une ruse d'amour qui m'en ouvrira l'entrée, à moi et aux pauvres pécheurs. L'Esprit-Saint m'encourage, puisqu'il dit dans les Proverbes : « O tout petit ! venez, et apprenez de moi la finesse ! »

« Quiconque, lisons-nous dans saint Matthieu, se fera petit comme un enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des Cieux. Le cachet distinctif de Thérèse est bien cette petitesse évangélique, et le chemin qu'elle a retracé, celui de l'Enfance spirituelle. Elle en est l'apôtre investi de pouvoirs, et reconnu de droit. Elle tient en due forme son titre d'envoyée et ses lettres de créance. C'est sa vocation de communiquer ce qu'elle a reçu d'abondance, de transmettre ce qui ne lui fut pas révélé avec mesure. Elle ne prêche pas sans office. Elle répond à un appel, elle obéit à ses voix et remplit un mandat.

« Il n'est personne connaissant quelque peu la vie de la petite Thérèse, affirmait Benoît XV, lors de la promulgation du Décret sur l'héroïcité de ses vertus, qui n'unisse sa voix à l'immense chœur proclamant cette vie toute caractérisée par l'Enfance spirituelle. Or, là est le secret de la sainteté pour tous les fidèles répandus dans le monde entier. . .

« Bien que cette heureuse Servante de Dieu n'ait pas eu à prodiguer au service divin de longues années, ni des entreprises ardues, elle apparut, en moins de cinq lustres, pleine de mérites. Disciple d'un Ordre religieux dans lequel la gloire des docteurs est même l'apanage du sexe faible, elle ne fut pas cependant nourrie de fortes études ; néanmoins, elle eut tant de science par elle-même, qu'elle sut indiquer aux autres le vrai chemin du ciel. Mais d'où lui vient cette copieuse moisson de vertus, où a-t-elle cueilli tant de fruits mûrs ? Dans le jardin de l'En-

fance spirituelle. D'où encore cet ample trésor de doctrine ? Des secrets que Dieu révèle aux enfants ! »

La même pensée inspire et anime d'un rythme grandiose l'homélie prononcée par Pie XI, au cours de la messe solennelle de Canonisation. Un souffle enthousiaste, attendri d'émotion, la traverse tout entière comme un chant de reconnaissance et d'espoir.

« Béni soit le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, s'écrie le Souverain Pontife, qui, au milieu des multiples soucis du ministère apostolique, Nous a accordé la joie d'inscrire la première au catalogue des Saints celle que, la première aussi, au début de Notre Pontificat, Nous avons élevée aux honneurs des Bienheureux. Cette vierge qui s'est rendue enfant selon la grâce, mais d'une enfance inséparable de réelle force d'âme, mérite pleinement, d'après les promesses mêmes de Jésus-Christ,

d'être exaltée dans la Jérusalem céleste et devant l'Église militante.

« Nous remercions Dieu de ce qu'il Nous permet également en ce jour, à Nous qui tenons la place de son Fils unique, de redire et d'inculquer à tous, du haut de cette Chaire de vérité, l'enseignement si opportun du Maître. Comme ses disciples lui demandaient « qui serait le plus grand dans le royaume des Cieux », appelant un enfant et le mettant au milieu d'eux, il prononça cette parole mémorable : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

« La nouvelle sainte Thérèse s'est pénétrée de cette doctrine et l'a fait passer dans la pratique quotidienne de sa vie... Consciente de sa faiblesse, elle se livra sans réserve à la Providence et, uniquement appuyée sur son secours, elle travailla à acquérir, au prix de tous les sacri-

fices, la perfection à laquelle elle avait résolu de tendre, par une pleine et joyeuse abdication de sa volonté. . .

« Il a donc plu à Dieu de la douer d'un don de Sagesse tout à fait exceptionnel. Elle avait puisé dans les leçons du catéchisme les pures données de la foi, celles de l'ascétique dans le livre d'or de l'Imitation, celles de la mystique dans les écrits de saint Jean de la Croix. Surtout elle nourrissait son esprit et son cœur de la méditation assidue de l'Évangile, et l'Esprit-Saint lui découvrit et enseigna ce qu'il cache d'ordinaire aux sages et aux prudents et révèle aux humbles. Elle posséda de fait, au témoignage de Notre Prédécesseur immédiat, une telle science des choses surnaturelles, qu'elle a pu tracer aux autres une voie certaine de salut. . .

« C'est pourquoi Nous concevons aujourd'hui l'espérance de voir naître, dans l'âme de tous Nos Fils, comme une

sainte avidité de revêtir cette enfance évangélique, laquelle consiste à sentir et opérer, sous l'empire de la vertu, comme un enfant sent et opère naturellement.»

*

* *

Ce sera donc à jamais le mérite et la gloire incomparables de Thérèse d'avoir, sans en dissimuler le labeur, présenté la sainteté sous des traits si aimables qu'elle apparaît à la portée de toutes les âmes de bonne volonté, même aux plus obscures et aux plus déshéritées. Toute sa mission, comme le souligne la *Revue générale de Bruxelles*, se ramène en conséquence à nous faire comprendre que la perfection est ainsi, pour chacun, engageante d'accès, et à nous jeter indistinctement à l'Amour miséricordieux, puisqu'à défaut du reste, nous avons tous un cœur pour l'aimer. Elle aura enfin montré qu'avec

ces trois choses, l'humilité, la confiance et l'abandon, on se gagne les faveurs divines, on s'ouvre le paradis « et le royaume des Cieux descend jusqu'à nous. »

Le fait acquis, établi dans son principe et ses conditions, aide du même coup à déterminer exactement le caractère de la petite voie. On connaît la comparaison de l'ascenseur employée par Thérèse pour illustrer le mode de sanctification qu'elle préconise, et dont la principale originalité consiste, à la façon des petits enfants — qui sont dépendants, pauvres et simples en tout, — à se placer entre les bras de bon Dieu, puis, au moyen d'une parfaite correspondance à la grâce, à se laisser porter par Lui jusqu'aux sommets de la vie intérieure. La pratique de l'Enfance spirituelle est à ce compte, essentiellement et par définition, un exercice de charité intense et de fidélité assidue dans les petites choses, où, par la pureté d'intention sans cesse en éveil, tout ce

que l'on fait est uniquement accompli en vue de plaire à Dieu, et offert en hommage à son infinie bonté. C'est d'abord et foncièrement la sincère et totale offrande du cœur, qui transfigure les autres dons, leur confère un prix exquis et les fait agréer. De cette activité de l'âme, généreuse et soutenue, l'amour est à la fois le point de départ, le mobile et le terme. « Je ne sais qu'une seule chose, disait Thérèse, vous aimer, ô Jésus ! » Voilà sa devise. Et voici son programme :

« Mais comment prouverai-je mon amour, puisque l'affection se traduit au dehors et se montre par les actes ? Eh bien ! le petit enfant jettera des fleurs. Il ne perdra volontairement aucune occasion de témoigner au Seigneur toujours plus de tendresse. Il ne laissera échapper aucun sacrifice, aucun regard, aucune parole qui puissent lui marquer toujours plus d'attachement. Il profitera des moindres actions et les fera par amour ; et à

tout événement, au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie, il saura lui sourire encore.»

La règle posée par Thérèse est éminemment celle de l'intelligence et de la vérité, en ce qu'elle s'adapte aux états les plus divers, en ce qu'elle s'accorde aux circonstances, quelles qu'elles soient, ménagées par la Providence. Il n'est pas d'emploi auquel elle ne s'harmonise, point d'occupation à laquelle elle ne soit compatible. Qu'importe le bois dont la flèche est faite si, lancée droit au but, elle se fixe, vibrante, au cœur même de la cible ? « Le saint, a écrit saint Thomas, est celui dont les pensées, les paroles, les actions, l'être tout entier sont dirigés vers Dieu. »

On ne pourrait trop, dans ce qu'un auteur a nommé le silence des bonnes choses, méditer cette ligne de conduite qui remet en valeur les tâches communes et la simple trame du devoir quotidien, dont l'ordre capital et la poursuite obliga-

toire requièrent notre estime et sollicitent nos énergies. Quiconque l'adopte se défend d'édifier dans les nues ou de bâtir en quelque chimérique Espagne le château de son âme. Il ne berce pas de vains songes une ferveur illusoire. Sa piété ne s'égare pas à forger de vagues projets dont l'heure est incertaine. Il se garde de croire qu'il faille la boue des tranchées pour devenir un héros ou les sables d'une Thésbaïde pour être un saint. Il ne pense pas à servir Dieu ailleurs, ni plus tard, mais à l'instant et sur place. Il se borne au présent et le met à profit. Il ne rêve point : il résout. Il n' imagine pas, mais s'exécute.

Agir de la sorte, à l'exemple de notre sainte, c'est embrasser de plein gré et sans restriction le bon plaisir de Dieu. Ne pouvant donner sa vie pour lui dans un seul élan, c'est à la lettre, ainsi que l'énonce l'abbé Rouzic, « la donner chaque jour en oblations renouvelées, avec

l'ambition que toutes les minutes de notre existence se consomment pour lui, dans le désir qu'il soit toujours plus aimé, plus glorifié, mieux servi». C'est rechercher filialement son vouloir adorable et y mettre d'abord sa propre complaisance. C'est au juste, suivant le mot et la recommandation de la grande sainte Thérèse, « ne rien faire à moitié, et se souvenir de le contenter entièrement ». C'est, en somme, en user constamment envers lui comme avec le meilleur des pères, et se prêter par là sans résistance aux opérations de l'Amour infini auquel Thérèse de Lisieux, tout humble, toute confiante et abandonnée, se livra elle-même sans retour et sans repentance.

La petitesse caractéristique et fondamentale de la Voie d'enfance n'est autre que l'humilité, à laquelle le Seigneur conditionne l'abondance de son secours et les largesses de sa miséricorde. « La plus grande chose que le Tout-Puissant

ait faite en moi, disait Thérèse, c'est de m'avoir montré mon indigence, mon incapacité à tout bien.»

« Oh ! je vous en prie, comprenez-moi, écrivait-elle, comprenez que pour aimer ainsi Jésus, plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant. Mais il faut se résigner à se voir tel qu'on est, toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile, car le véritable pauvre d'esprit, où le trouver ? « Il faut le chercher bien loin », dit l'auteur de l'Imitation. Il ne dit pas qu'il faut le chercher parmi les grandes âmes, mais bien loin, c'est-à-dire dans la bassesse, dans l'abjection... La seule chose qui ne soit pas soumise à l'envie, c'est la dernière place ; il n'y a par conséquent que cette dernière place qui ne soit pas vanité et affliction d'esprit... Rangeons-nous sagement parmi les imparfaits, estimons-nous de petites âmes que le bon Dieu doit soutenir

chaque instant. Dès qu'il nous voit bien convaincus de notre impuissance, il nous tend la main ; mais si nous voulons essayer de tirer de notre fond quelque chose de grand, même sous prétexte de zèle, il nous laissera seuls. Il suffit donc de s'humilier, de supporter avec douceur nos imperfections ; voilà la vraie sainteté pour nous.

« Sans doute on peut tomber, on peut commettre des infidélités, mais l'amour, sachant profiter de tout, a vite fait de détruire à mesure ce qui peut déplaire à Jésus, ne laissant au fond du cœur qu'une humble et profonde paix. Il me semble que c'est seulement lorsque les siens se font une habitude de leur indécatesse qu'il peut dire : « Ces plaies que vous voyez au milieu de mes mains, je les ai reçues dans la maison de ceux qui m'aimaient. » Pour ceux qui l'aiment et qui, après chaque petite faute, viennent se jeter dans ses bras en lui demandant

pardon, Jésus tressaille de joie. Il dit à ses anges ce que le père de l'enfant prodigue disait à ses serviteurs : « Mettez-lui un anneau au doigt, et réjouissons-nous. » Ah ! que la bonté et l'amour miséricordieux du Sacré-Cœur sont peu connus ! Il est vrai que, pour jouir de ces trésors, il faut s'humilier, reconnaître son néant, et voilà ce que beaucoup d'âmes ne veulent pas faire. . . »

Virtus in infirmitate perficitur, disait aussi saint Paul, qui avait pénétré le mystère de la sanctification. Nous croyons hélas ! y avoir personnellement une part si considérable ! En réalité, nous n'y contribuons qu'en confessant notre perpétuelle inconstance, sans nous lasser de nos efforts, sans nous décourager de nos rechutes, puisque le découragement est encore de l'orgueil. Le reste est l'œuvre de la grâce dans une âme de bonne volonté. Certaine page des Conférences inédites du bienheureux P. Eymard com-

mente à point, sur ce sujet, les paroles de l'Apôtre :

« La perfection et ses progrès, explique-t-il, se trouvent dans l'humilité qui nous fait supporter la condition provenant de notre nature, de notre fragilité, de nos imperfections, et de plus nous fait agir et vivre en cet état. Un exemple va vous faire comprendre ma pensée. Voyez l'enfant, il est plein de défauts, il est ignorant, il ne sait rien faire, il gâte tout, il tombe à tout moment dans les mêmes fautes, et cependant cet enfant est candide, il vit en paix, il dort tranquille. Savez-vous pourquoi ? Il a la simplicité intérieure, il se connaît ainsi, il accepte l'humiliation de son état, il avoue son ignorance, son inexpérience, ses défauts ; à tout, il dit : « c'est vrai », et quand il a fait cet aveu, au lieu d'en pleurer, de s'en aigrir, de s'en dépiter, il va s'amuser, ou parle d'autres choses, comme à l'ordinaire. Ah ! croyez-moi, mettez votre

paix intérieure dans cette simplicité de l'enfant, et elle sera inaltérable. Si vous voulez la mettre dans la satisfaction intime de vos progrès, de votre correction, de votre avancement, vous ne l'aurez jamais. En voici une raison profonde : c'est que plus nous nous approchons de Dieu, plus nous découvrons notre misère et notre néant, et voilà pourquoi plus on est saint, plus on est humble. Écoutez la très sainte Vierge, dans sa gratitude d'avoir été élevée à la dignité de Mère de Dieu : « Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur de ce qu'il a regardé l'humilité de sa servante. » Voilà la simplicité parfaite qui rend à Dieu tout ce qui lui appartient et ne garde pour soi que la bassesse. »

« Celui qui marche avec simplicité, déclare le livre des Proverbes, marche avec confiance. » La véritable humilité, selon l'énergique et très juste expression de la bienheureuse Angèle de Foligno,

est celle « qui écrase l'âme sous la bonté divine sentie ». Elle fait que l'on s'appuie sur Dieu dans la mesure où l'on se défie de ses propres forces, et ne saurait perdre de vue que si nous sommes la misère, il est la miséricorde.

Aussi, l'Enfance spirituelle est-elle encore formée de confiance et d'abandon. « En fait, précise Benoît XV, elle exclut le sentiment superbe de soi-même, la présomption d'atteindre par des moyens humains une fin surnaturelle, et la fallacieuse velléité de se suffire, à l'heure du péril et de la tentation. D'autre part, elle suppose une foi vive dans l'existence de Dieu, un pratique hommage à sa puissance, un confiant recours à la Providence de Celui qui nous octroie la grâce d'éviter tout mal et d'obtenir tout bien. »

Or, tout est promis à l'humble confiance. Le Seigneur, affirme saint Jean de la Croix, agréé tellement l'assurance d'une âme qui compte uniquement sur

son secours, « qu'on peut dire d'elle avec vérité : Elle obtient autant qu'elle espère ».

Dieu est immuable et fidèle. Il suffit que, nous aimant d'un amour infini, il daigne et veuille proportionner l'étendue de ses dons à celle de nos désirs et de l'espoir que nous plaçons en sa libéralité. « Seigneur, vous êtes mon espérance. Voilà pour moi, reprend saint Bernard, la cause de toutes les promesses, le fondement de mon attente. Que les autres comptent sur leurs mérites, que les autres se vantent de supporter le poids du jour et de la chaleur, que d'autres enfin allèguent leurs jeûnes et se glorifient de ne pas ressembler au reste des hommes ; pour moi, je mets mon bonheur à m'attacher à Dieu et à placer mon espérance en Notre-Seigneur. Non, Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Il les aidera, dit le Prophète, les délivrera des pécheurs et les sauvera.

Pour quelle raison ? Pour quels mérites ? Écoutez ce qui suit : Parce qu'ils ont espéré en lui. Douce raison et raison efficace et infaillible ! C'est en cela que consiste la justice, non pas la justice qui est de la loi, mais la justice qui est de la foi.»

« Ma voie est telle, répétait Thérèse. Jésus peut tout : la confiance fait des miracles ! Comment la mienne aurait-elle des bornes ? Ah ! si l'on éprouvait ce que j'éprouve, personne ne désespérerait de parvenir au sommet de l'amour. Oui, depuis qu'il m'a été donné de comprendre la tendresse du Cœur de Jésus, j'avoue qu'elle a chassé de mon cœur toute appréhension. La crainte ne mène-t-elle pas à la justice sévère, telle qu'on la représente aux pécheurs ? mais ce n'est pas cette justice que Dieu aura pour ceux qui l'aiment. . .

« O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance inef-

fable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plainrais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie ! »

Ce qu'il nous faut, «ce que nous demandons, écrivait récemment le P. Drainé, c'est le retour aux vœux mêmes de la nature. Faire confiance nous est naturel. Cette confiance est en nous. Dans tous les domaines, nous ne pouvons faire un pas qui ne la suppose. Enfants, nous nous laissons conduire par ceux qui nous guident. Jeunes hommes, nous restons grands parce que nous avons confiance dans la vie qui nous attend et qui demande un cœur pur. Époux, vous vivez de confiance mutuelle, car c'est votre âme que vous avez voulu engager dans vos serments. Disciples, nous avons tous fait confiance à nos maîtres et nous avons

d'abord accepté leurs lumières. Et c'est ainsi dans toute la vie.

« Cette confiance, pourquoi la refusions-nous à qui s'offre à nous conduire vers Dieu ? Lorsqu'il passait par les chemins de Palestine, il arrêta les enfants, il les bénissait. Il aimait cette confiance qui fait crédit d'enthousiasme, dès qu'une main se tend vers sa faiblesse. Il les proposait en exemple à la multitude. « Laissez venir à moi les petits enfants. » Le royaume des Cieux est pour eux et pour ceux qui, dans l'âge mûr, auront gardé leur candeur et leur abandon. Les disciples l'ont bien entendu. Eux les faibles, les timides que tout mystère heurtait, et qui voulaient d'abord — comme nous — composer leurs intérêts et ceux du royaume de Dieu, eux, les lents à saisir, comprennent enfin qu'il n'est qu'une voie pour suivre le Christ, quand on est faible : la confiance. Un jour, il prêchait à la foule. Il annonçait

le Pain vivant descendu du ciel et qui ne serait autre que Sa chair et Son sang. Plusieurs en furent scandalisés et, trouvant cette parole dure, se retirèrent. Se tournant alors vers les Douze, il leur dit : « Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller ? » Leur réponse est d'un enfant, mais c'est ce que Dieu attendait : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. »

« Et ce fut la réponse de tous les saints devant lui. Dieu est leur père, il appelle : comme des enfants on va vers lui, les yeux fermés. La confiance que l'on porte au fond du cœur et sa main que l'on serre dans la sienne suffisent pour marcher en pleine sécurité. »

Enfin la Voie d'enfance se complète par l'abandon : couronnement de la confiance et cime de la charité. Expression ultime et suprême acquiescement du don de soi au Maître uniquement et souverainement bon, c'est dans cette

vertu que réside en dernière analyse le secret de ne rien refuser à l'Amour, et de ne rien craindre en face des divins vœux.

« L'âme abandonnée, lisons-nous chez Mgr Gay, vit de foi. Elle espère comme elle respire, elle aime sans interruption. Chaque volonté divine, quelle qu'elle soit, la trouve libre. Tout lui semble également bon. N'être rien, être beaucoup, être peu ; commander, obéir, être humiliée, être oubliée, manquer ou être pourvue ; vivre longtemps, mourir bientôt, mourir sur l'heure, tout lui plaît. Elle veut tout parce qu'elle ne veut rien, et elle ne veut rien parce qu'elle veut tout. Sa docilité est active, et son indifférence amoureuse. Elle n'est à Dieu qu'un oui vivant. Dirai-je le dernier mot de ce bienheureux et sublime état?... C'est la vie des enfants de Dieu, c'est la sainte Enfance spirituelle. Oh ! que cela est parfait ! plus parfait que l'amour des

souffrances, car rien n'immole tant l'homme que d'être sincèrement et paisiblement petit. L'esprit d'enfance tue l'orgueil bien plus sûrement que l'esprit de pénitence. L'âpre rocher du Calvaire offre encore quelque pâture à l'amour-propre ; à la Crèche, tout le vieil homme meurt forcément d'inanition. Or, pressez ce fruit de la sainte enfance, vous n'en ferez sortir que l'abandon. Un enfant se livre sans défense et s'abandonne sans résistance. Que sait-il ? Que peut-il ? Que prétend-il savoir ou pouvoir ? C'est un être dont on est absolument maître. Aussi avec quelles précautions on le traite ! et quelles caresses on lui fait ! . . . »

Entendons Thérèse elle-même donnant suite à ce thème et confirmant cette assertion. Son témoignage, intégral et vécu, en corrobore dans les moindres détails le sens et l'avancé :

« Parce que je suis petite et faible, énonçait-elle, Jésus s'abaisse vers moi,

et m'instruit doucement des secrets de son Amour. Il se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine ; ce chemin c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père... Oui, c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai pas d'autre boussole. Ce que le bon Dieu préfère et choisit pour moi, voilà ce qui me plaît davantage. Je ne sais plus rien demander avec ardeur, si ce n'est l'accomplissement parfait de sa volonté sur mon âme.»

On retrouve dans ses lettres cette citation de Mme Swetchine : « La résignation est encore distincte de la volonté de Dieu ; il y a la même différence qui existe entre l'union et l'unité ; dans l'union on est encore deux, dans l'unité on n'est plus qu'un. » Elle eût souscrit d'un même élan au mot de saint Vincent de Paul. « Le Christ est une perpétuelle communion à ceux qui se sont remis en

son vouloir.» Sur ces hauteurs qui dominent toutes les tempêtes et les vicissitudes d'ici-bas, circule — ainsi qu'une brise rafraîchissante — l'air du ciel. Dès ce monde « dont la figure passe », derrière le voile transitoire des signes et des apparences, dont parle saint Paul, Dieu s'y manifeste, comme il se révélait au Prophète sur le mont Horeb, dans le souffle léger que mentionne l'Écriture. C'est la paix, la paix mystérieuse et ineffable du Seigneur, « qui surpasse tout sentiment » et que rien ne peut troubler :

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Sur la terre, dans le ciel même,
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se recherche jamais.
Mon Dieu, qui peut troubler la paix
D'un cœur qui t'aime ?

On ne saurait qualifier tout à fait Thérèse de l'Enfant Jésus sans la nommer en définitive la sainte de l'abandon. Il ap-

pert, quand on essaye de les résumer, que sa vie et son rôle tiennent en raccourci dans cette formule lapidaire. La synthèse harmonieuse de son existence et de sa mission se résout alors, comme un accord parfait, dans la conformité absolue à la volonté de Dieu. Exemple achevé et chef-d'œuvre accompli de l'abandon total, elle en fit d'abord l'épreuve la plus entière. Bien avant d'instruire ses novices, elle y avait acquis une maîtrise incomparable. Elle ne l'enseigne, aujourd'hui, avec tant de puissance, que parce qu'elle l'a pratiqué elle-même en toute « beauté » et perfection. Et, pour être ainsi, au moyen de l'abandon, parvenue si rapidement « à ces régions les plus élevées de l'Amour vers lesquelles aspirait son cœur », elle ne se montre pas moins prompte à y mener désormais ses adeptes, qu'habile à se faire des émules de ses admirateurs. Telle lettre, adressée de Budapest au Carmel de Lisieux, est à ce point

éloquente et significative que nous la préférons, pour notre part, à tous les ex-votos :

« Quand, il y a près de trois ans, je vous demandais pour la première fois des prières, j'étais une pauvre âme démoralisée, qui traînait avec peine la corvée de sa vie, et maintenant je suis une âme toute joyeuse, qui goûte déjà le bonheur du ciel sur la terre. Ce n'est pas que mon existence ait apparemment changé, ni que les peines et les soucis m'aient quittée ; non, j'en rencontre peut-être plus qu'autrefois, je n'ai même pas mon pain du lendemain assuré ; mais sainte Thérèse de l'Enfant Jésus m'a révélé son merveilleux secret et m'a jetée dans l'abandon total. Et dès lors, tout me rend heureuse, je ne sais plus ce qui me porte le plus ardemment aux pieds de Notre-Seigneur, de voir mes prières exaucées, ou refusées. Je n'aime plus que

sa volonté et, en retour, le bon Dieu
m'abîme dans sa miséricorde infinie et
me comble de félicité.»

TABLE

	PAGES
PRÉFACE.	7
INTRODUCTION. — THÉRÈSE ET CHACUN DE NOUS	15
ALENÇON.	32
LE CARMEL.	84
LES DERNIERS MOIS.	121
L'ENFANCE SPIRITUELLE.	161
